







# FRANCIS PICABIA

Par MARIE DE LA HIRE









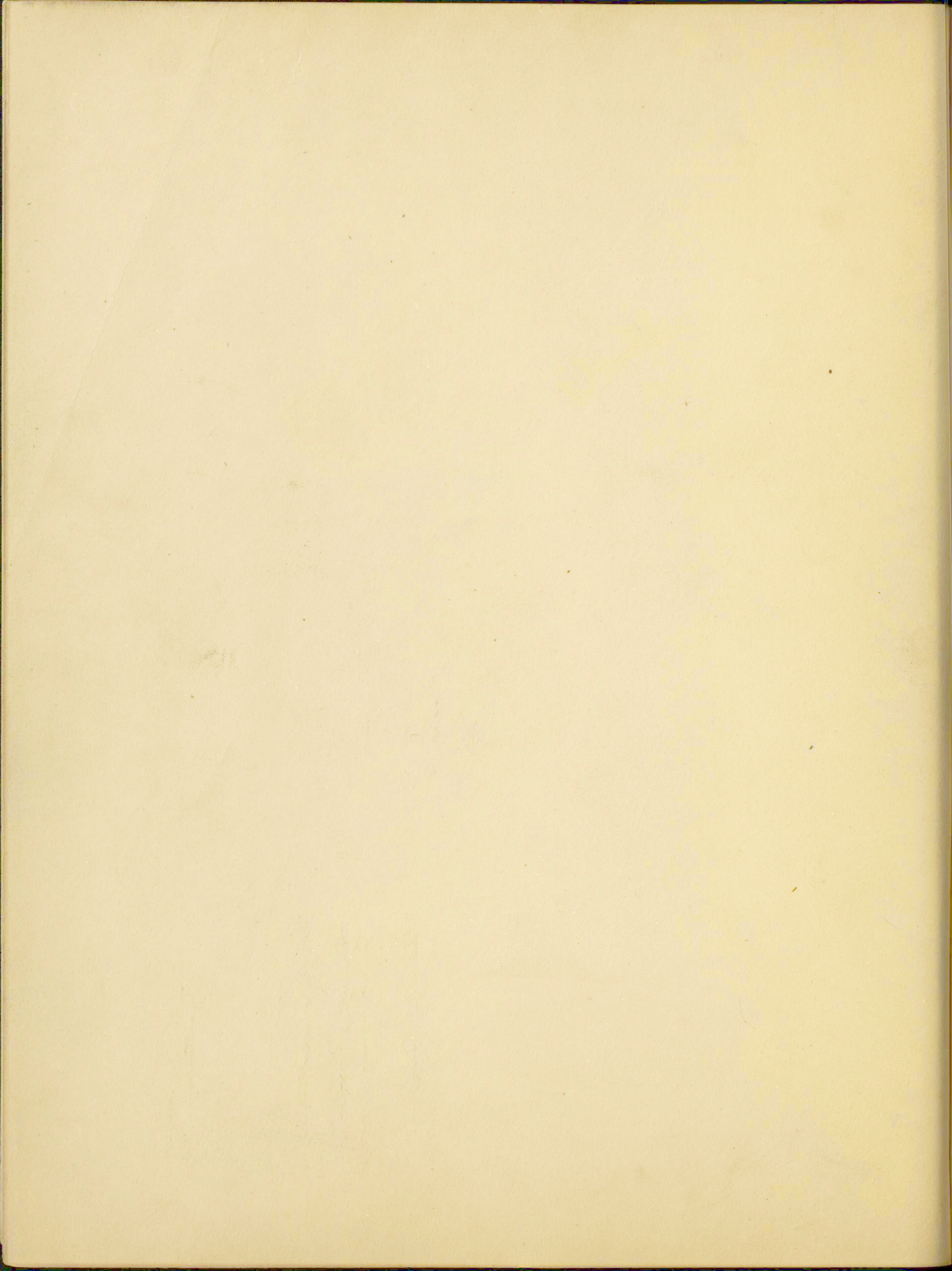














FRANCIS PICABIA .



DU MÊME AUTEUR

---

*La Nièce de l'abbé Rozan, roman*  
(Librairie Universelle) . . . . . 3 fr. 50

*Modèle Nu, roman*  
(Bibliothèque Indépendante) . . . . . 3 fr. 50

*Le Drame du Pardon, roman*  
(Albin Michel) . . . . . 2 fr.

*Les Jardins du Soir, poèmes*  
(Bibliothèque indépendante) . . . . . 3 fr. 50

*La Femme Française, son activité pendant la guerre*  
(Tallandier, éditeur). . . . . 5 fr.

*La Princesse Maroussia, une page de la vie russe en 1918*  
(Figuère et C<sup>ie</sup>). . . . . 2 fr.

En préparation :

*La Patrie des Reines, étude sur la nationalité de la Femme mariée  
à un étranger.*

*Les Crépuscules aux Jardins, poèmes.*

---









FRANCIS  
PAR  
PICASSO  
1920



*FRANCIS PICABIA*

par MARIE DE LA HIRE

SE TROUVE A LA  
GALERIE LA CIBLE  
13, RUE BONAPARTE, PARIS







I

Francis Picabia est né le 22 janvier 1878, à Paris, d'une mère française, Marie Davanne, et d'un père espagnol, Martinez de Picabia, le descendant d'une grande famille acclimatée à la Havane et revenue en Andalousie. Le frère de celui-ci exerça longtemps les hautes fonctions d'alcade de Séville, ajoutant ainsi aux lettres de noblesse des aïeux dans l'ancienne capitale des Maures qui vit naître Velasquez, Murillo, les Herrera, Lope de Rueda, Rioja, Lista y Aragon. La peinture et les lettres dont s'enorgueillissent toujours le royaume des Ibères et le monde.

Un atavisme de famille et de race semblait prédestiner le jeune Picabia à cette carrière de peintre, la plus belle parmi celle des beaux-arts, et lui permit, avec un ancestral



raffinement d'éducation et de goût, de considérer, de voir la vie, la nature, l'air et la lumière, sous l'angle visuel qui reste l'apanage des artistes et que des génies inconnus ouvrent magiquement devant eux.

On nous dit que Francis Picabia fut un mauvais collégien, rebuté par les mathématiques, sans cesse attiré par cette vision de l'art qui tient les regards adolescents fixés vers l'idéal, idéal fabriqué pour lui d'azur dans les nuages, d'aubes et de crépuscules sur la campagne florissante, de reflets, de formes, de sensations traduites si magiquement par la couleur ou le crayon.

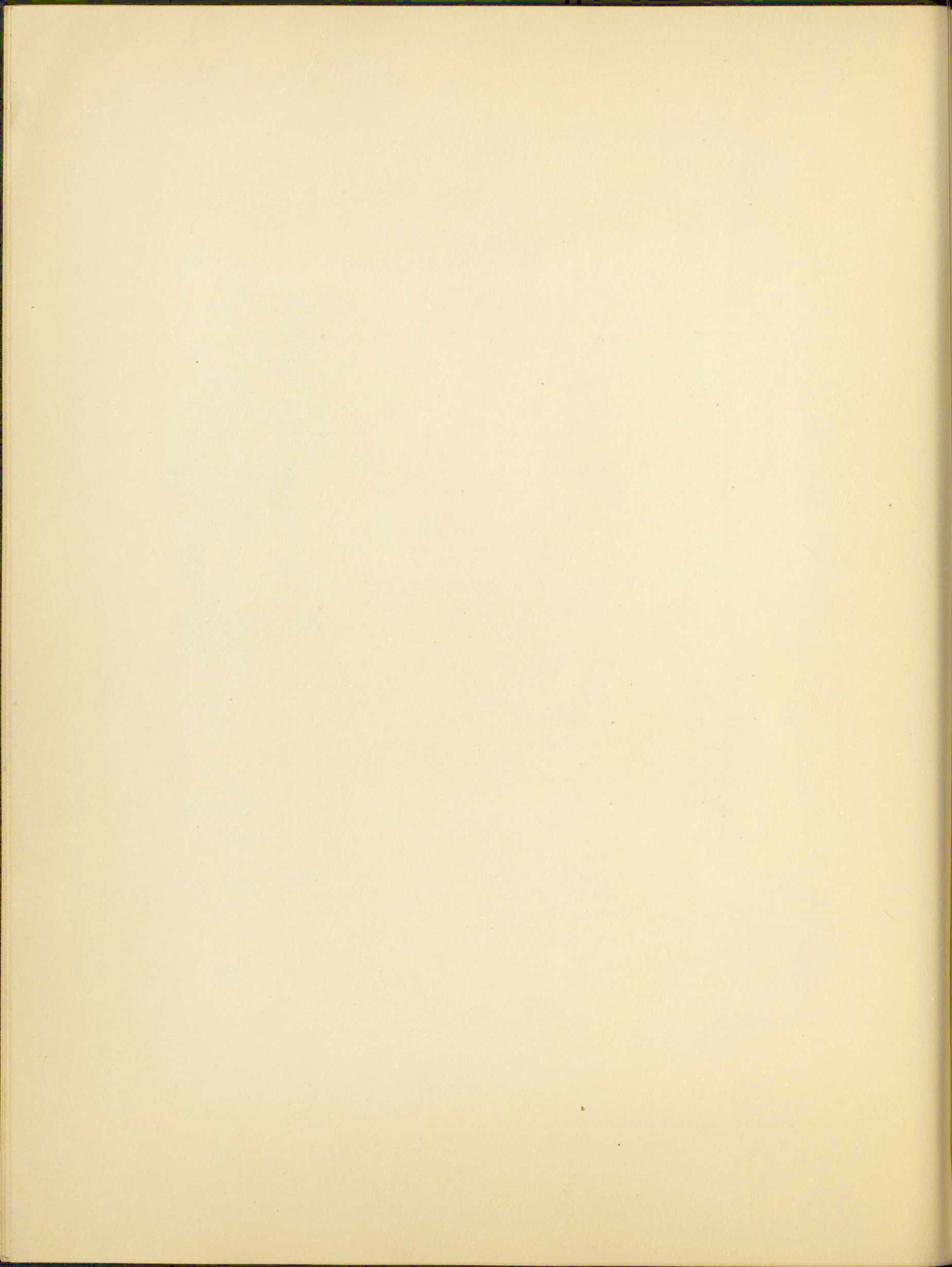
Si la grandeur de Séville impressionna l'enfant par la formidable influence de ses souvenirs d'art et d'architecture, l'imposante Cathédrale, l'Alcazar, les toiles célèbres de Murillo, celles de Goya ; plus encore, s'il fut saisi par l'extraordinaire féerie de son ciel violent, bleu sur la ville blanche couronnée de grenadiers en fleurs, Picabia eut dès son adolescence une autre école à Paris, celle du Louvre où toutes les grandes époques ont rassemblé en faisceaux les chefs d'œuvre de l'art français, italien, flamand, espagnol. Que de rêves se sont fixés, que de vocations se sont déterminées dans la contemplation muette et profonde d'une tête d'Holbein ou de Botticelli par des cerveaux de quinze ans !

Les maîtres de l'École et des Académies, Albert Wallet, Cormon, Carrière, me font évidemment l'effet d'avoir couvé un canard sauvage en inculquant à l'élève les principes de l'art classique. Picabia les lâcha lestement car tout le secret de son art fut celui de dérober un peu de feu du ciel pour donner la vie, pour animer sur la toile un











souffle de vent dans les feuillages et communiquer un frisson à l'eau morte d'un lac.

Picabia n'a pas suivi l'École des Beaux-Arts ; il a médiocrement usé de l'étude d'après le plâtre. Le modèle vivant fut son grand éducateur : le corps humain, le nu placé sur la table d'un amphithéâtre d'académie ou bien dans l'atmosphère recueillie de l'atelier personnel lui apprit à mettre une figure dans l'air comme un arbre vit et respire au sein de la nature, comme un poisson fait partie de la glauque ambiance sous-marine.

Picabia passa de longs hivers à peindre des ensembles le matin et, le soir, de 5 à 7, à dessiner les multiples croquis auxquels je prends ceux-ci.

Je fus le témoin de ces heures de précieux labeur car je travaillais à la même académie et nos chevalets furent souvent placés l'un à côté de l'autre pendant de longues séances de travail.

Mais dès que les frimas se dispersaient au vent de la sève, dès que l'ennui pesait sur son esprit studieux, Picabia quittait l'atelier, les modèles, les patrons, qu'il n'admirait pas du reste ; il oubliait les indigestes théories plastiques pour courir à la grande conseillère des paysagistes, vers la nature à laquelle il demandait les leçons que seule peut donner la lumière passant sur la mer ou sur les frondaisons.

Picabia exposa son premier grand tableau au Salon des Artistes Français en 1894, et cela pour faire plaisir à sa famille, il n'avait pas 17 ans. Et j'évoque avec un charme puissant de souvenir cette vue des Martigues comme son tableau de l'année suivante qui représentait, au delà d'un



coteau de premier plan, à contre-jour, la ville de Saint-Tropez dans l'apothéose d'un coucher de soleil.

La consécration officielle de ce talent jeune, hardi, brillant, fut un encouragement pour le peintre qui donna régulièrement dix ou douze années de Salon, avec des œuvres importantes dont : *Péniches sur le Loing*, *l'Église de Moret*, *Bords de la rivière*, etc.

Cela pouvait-il suffire à transmettre au grand public le rayonnement de cette œuvre nouvelle, claire, palpitante de vie et d'émotion ? Non. Il fallait à l'artiste l'initiative personnelle des expositions privées pour extérioriser du labeur obscur et de l'atelier une opulence de production remarquable dès le début de la carrière de Picabia.

A la Galerie Hausmann en 1905, chez Georges Petit en 1909, les amateurs ont pu admirer : *Moret le soir*, *Église de Moret*, *Bords du Loing*, *Soleil d'Avril*, *Cour de Ferme à Moret*, *Effet d'automne à Saint-Mammès*, *Église de Montigny*, *Effet de soleil*, *Soleil du Matin*, *Les Laveuses à Moret*, *Saint-Tropez*, *Les Pins*, *Le Port de Saint-Tropez*, *Saint-Tropez le matin*, *La Femme aux Mimosas*, *La Tartane*, *Temps gris*, *Étude de Nu*, *Marronniers en fleurs*, *Les Saules*, *Peupliers*, *Retour de pêche aux Martigues*, *Rue aux Martigues*, *L'Étang de Berre*, *Le Moulin dans la brume*, *Vaches à l'abreuvoir*, *Rue de la Miséricorde à Saint-Tropez*, *Oliviers aux Martigues*, *Route des Prés*, *l'Étang de Moret*, *Route des Sablons*, *Maisons de Pêcheurs à Saint-Tropez*, *Un effet de neige sur le Loing*, *Les Pêcheurs à la ligne*. Tant d'autres dont le nom passe mais qui me laissent une ardente vision. Des natures mortes, un grand nombre de dessins et de litho-



graphies qui révèlent la souplesse d'un art évoluant toujours vers une compréhension plus profonde de la nature et que ne rebutait, ni les sujets ni les sévères classifications de méthodes ou de moyens. Ces grands tableaux appartiennent à présent aux galeries connues de M<sup>me</sup> Olivier Macé, MM. Davanne, Lambert, Thirion, Dolfus, Mercier, Docteur Leprince, Camondo, Leclanché, Lafitte, Docteur Broq, Henri Letellier, Streglitz, Walter Conrad Arensberg, Hœniger, Docteur Miour, etc., etc.

Picabia délaissa le Salon des Artistes Français pour exposer au Salon d'Automne dont il fut nommé sociétaire peu d'années après.

Les voyages font partie de la vie de Picabia comme son travail même. Progresser, se renouveler, voir toujours d'autres cieux et de nouveaux horizons, sont les fonctions indispensables d'une véritable carrière de peintre tout comme le mouvement, l'air, la marche, garantissent une belle santé physique. Et c'est pour cette raison qu'en suivant l'œuvre de Picabia on ressent une volupté infinie à réchauffer sa mémoire au doux soleils d'hiver de Saint-Tropez, sous les pins du Golfe Juan, au Cap Martin, dans la délicieuse Venise provençale des Martigues, à toutes les haltes de cette incomparable Côte d'Azur. De Séville à Grenade, à Madrid, dans bien des villages inconnus du pays des Maures, souvenir du passé ou charme anticipé de ce que l'on voudrait connaître, chacun rêve devant ces études sincères qui évoquent les nuits claires et bleues du sud comme les jours éclatants de ces contrées. Les courses de toros ont aussi séduit ce peintre qui a donné de curieuses compositions de l'arène et de la piazza.



Le passage de Picabia chez les flamencas de Séville nous permet d'admirer aujourd'hui ces belles têtes d'espagnoles réunies à la Galerie de la Cible. Figures graves dont l'accent de vérité contraste si heureusement avec l'air canaille par lequel tant de peintres ont faussé le caractère de l'Andalousie. Mais ceux-là n'ont pas connu l'Espagne, ils n'ont rien pénétré de sa noblesse ni de sa fierté et c'est de l'enfant du pays qu'il fallait attendre cette révélation.

Pourrons-nous un jour rassembler également pour le public tous les dessins exécutés en Italie par Francis Picabia ? Espérons-le.

Sous le ciel plus doux de l'Ile-de-France, au sein de la fine atmosphère d'un pays où le brouillard et la pluie jettent dans le plein air de délicieuses sensibilités, Picabia se montre d'une puissance aussi soutenue avec une lumière pareillement sincère et vraie que devant l'éclat sonore du Midi. L'œil du peintre se retrouve en effet aussi juste sous les soleils mouillés d'avril que devant le canal des Martigues.

L'Amérique tenta Picabia comme tous les peintres qui cherchent et qui pensent à la progression de l'œuvre dans la diversité de forme et de milieu. Et il eut, là-bas, le succès artistique et commercial donné si largement déjà par les amateurs français. J'emploie ce rude mot de commercial parce qu'il est juste, normal, et qu'à un tournant de la carrière il arrive avec la force du facteur le plus solide à son développement artistique. Plût à Dieu que le million dont fut payé l'Angélus eût été donné à Millet et non pas aux sous-traitants de son génie !

La peinture que Francis Picabia exposa en Amérique



est différente de celle dont nous parlons depuis ses premiers salons. Picabia échappa de bonne heure aux lisières d'un classicisme qui ne répondait pas à sa nature. L'évolution rapide de la pensée l'emportait vers une recherche de vérité fortement poussée par l'impressionnisme et dont la curiosité sincère courut très en avant du cubisme. Parallèlement à Picasso qui découvrait les arcanes du cubisme, Picabia franchit les barrières mais il suivit un autre courant. L'art de Picasso, dans ses recherches géométriques, était purement objectif et tendait à la suppression de l'imagination, tandis que les tentatives de Picabia nous lançaient vers une subjectivité comparable aux formes musicales, sans qu'il y ait pour cela de la part de l'artiste aucune volonté de rapprochement.

Je n'apprendrai rien à ceux qui connaissent l'œuvre picturale de Picabia en leur rappelant que le succès de ses expositions fut complet, énorme, et que toutes les toiles de ce peintre, même les plus petites, atteignirent une valeur marchande considérable. J'enregistre avec plaisir ce résultat très légitime, afin de répondre dans quelques pages à des assertions inexactes jetées par des ignorants pour combattre Picabia.

Voici donc, à trente-cinq ans, l'homme arrivé à un magnifique sommet de son talent ; il atteint une célébrité enviée ; il possède la richesse par ses productions. Rien ne le pousse pourtant, à organiser une réclame vigoureuse pour augmenter cette fortune dont la chimère abaisse jusqu'à lui les ailes dorées. Picabia profite de la renommée, fruit de son travail fécond, de la publicité faite par les marchands, certes ! mais il n'a aucun besoin de la forcer par des moyens à côté. Oserais-je dire, cela me paraît une indiscretion, que



sa situation personnelle de famille le met à l'abri de cette course à l'argent qui échauffe tous les cerveaux et qu'on voulut lui reprocher.

Francis Picabia fit une première exposition à New-York, à la Galery Stieglitz, en 1913, une deuxième à Modern Galery, et donna des œuvres importantes aux expositions de Chicago et de San-Francisco. Ces tableaux n'ont rien de commun avec ceux qui lui ont valu une si belle réputation d'artiste. Le peintre a le courage de laisser momentanément un procédé qui ne le charme plus pour permettre à sa libre vision de tenter une découverte dans la conception des formes, des couleurs, des impressions.

Voici la reproduction du célèbre tableau *Culture physique*, acheté par un des plus grands poètes américains, Walter Conrad Arensberg.

Ce genre de peinture nous étonne, nous le comprenons mal parcequ'il violente nos regards à l'égal d'un paysage stellaire qui nous surprendrait, après la mort, avec notre esprit et nos yeux d'ici-bas.

L'étrangeté n'est pas un manque de moyens pour Picabia, un escamotage de difficultés, un truc, tel que fut le prétexte pour bon nombre de sous-imitateurs; c'est une recherche qui se montre ainsi en ses formes spécieuses. La représentation des volumes en spirales ou en triangles ne masque pas pour lui l'ignorance de la forme et du dessin. Le peintre veut ainsi.

Hé! Quel bonheur de ne pas comprendre complètement un artiste! Du jour où il ne nous dépasse pas, dès qu'il n'éveille plus en nous ni curiosité, ni sensibilité, il n'existe plus. Cet homme n'est qu'un ouvrier de spécialité,



qui travaille en série, mûr pour l'assassinat des récompenses.

La théorie du meilleur plaisir n'est pas à dédaigner en matière de création. L'idée de l'artiste est une étincelle entre l'âme-unité et l'âme-foule du nombre. La forme compréhensive dont il matérialise cette idée reste l'intermédiaire mystérieux avec lequel on rallie des visions semblables et si celui qui travaille n'éprouve pas le plaisir, le sain plaisir de la production, la volupté du don, il n'est pas un artiste, ou cesse de l'être dès qu'il perd le désir de réaliser. Qu'il se résigne alors à ne plus débiter qu'au mètre de la toile ou de la prose.

De la part de Picabia, ce plaisir nouveau est sincère, radical, sans fausse honte et surtout sans mystification de principe. Un des agréments actuels de sa façon de peindre est de construire des machines, d'imaginer de formidables moteurs, des roues, des arbres de cardan, volants, vis, etc... Des harmonies de lignes où, dans l'esprit de Picabia, une magnéto devient l'*Enfant carburateur*.

Je préfère de Picabia les pins ombrés de Saint-Tropez ou les rues ensoleillées des Martigues. Mais ne suis-je point rivée au déjà-vu comme une coquille à son rocher? Quand je lui dis cela il me regarde en souriant et cela me fait penser que son œuvre entière est un sourire. Du fait que mon esprit ne voit pas tel horizon, s'ensuit-il que cet horizon n'existe pas? Même si le désir de ces plein air et la joie d'une peinture plus vraie ne réapparaissent pas dans l'œuvre de Picabia, il est passionnant de le suivre pas à pas dans son étrange évolution.



## II

C'est dans ce milieu d'artistes américains, peintres, lettrés, journalistes, que fréquentait Picabia et Marcel Duchamps à New-York, au début de 1914, qu'il faut chercher et trouver une des origines du mouvement Dada dont les adeptes attirent aujourd'hui l'attention. Il prit naissance, en effet, à la rédaction d'un périodique "291", le journal appartenant à M. Stieglitz. Quel était son but, que pouvaient être ses tendances ? Il n'avait probablement alors ni dogme, ni programme et le mot même de Dada ne fut trouvé qu'en 1916 par un roumain, Tristan Tzara, qui, de son côté, sans connaître directement Picabia, faisait des recherches littéraires dans un esprit analogue. L'intention d'accueillir tout le monde dénonce en tout cas de la part des promoteurs un éclectisme de résolution cher à bien des petites personnalités. L'appât d'un plaisir autre, d'une jouissance plus grande, semble diriger les peintres et les poètes qui, après les états de symbolisme, d'impressionisme, de futurisme, de cubisme et d'orphisme, deviennent dadaïstes.

Le mouvement Dada groupa beaucoup de jeunes gens énamourés des paradoxes avancés et que l'élan de leur âge



conduit vers les ports de l'avenir. Francis Picabia eut une grande influence sur Marcel Duchamps et ils cherchèrent ensemble dans cette voie, où ne tarda pas à les suivre Ribémont-Dessaigne. Marcel Duchamps exerça de même une forte influence sur Crotti, Suzanne Duchamps et Man Ray.

Voici comment s'exprime Guillaume Appolinaire sur cette question d'influence artistique :

*M. Thiesson demande sur qui Picabia aurait eu de l'influence. J'ai peut-être tort de rechercher les influences que peuvent subir ou exercer les peintres dont je parle, mais on ne peut nier, je crois, que Francis Picabia, n'ait influencé deux peintres intéressants et qui cherchent, Marcel Duchamps et Jacques Villon, dont le premier a un réel et très grand talent. M. Thiesson demande encore par qui Picabia est combattu ; c'est que M. Thiesson ne lit pas les journaux, ne fréquente pas de peintres, car Picabia est combattu très vivement. M. Soffici m'a reproché avec violence dans « La Voce », d'avoir parlé de ce peintre ; il ne se passe pas de jour où l'insincérité de Picabia ne fasse l'objet de quelque article de journal ou de revue.*

A ce moment-là, Tristan Tzara organisait, le premier, les manifestations Dada au cabaret Voltaire, à Zurich, en 1916. Tzara est Roumain et je relève l'allusion de Boche détraqué que des méchants lui lancèrent. Il est un des meilleurs amis de Picabia qui le tient en très haute estime. De New-York comme de Zurich, le mouvement dadaïste vint en France, en Angleterre, en Bavière, en Suisse et à Genève, où Picabia fit en 1918 une exposition de dessins qui émurent la critique et l'opinion par la bizarrerie de leur conception. Un bulletin s'imprima dans plusieurs pays et



des éditions d'œuvres littéraires parurent à Paris, à Dresde, à Lausanne, qui donnèrent enfin un corps à cette pensée d'un ultra-modernisme répondant au nom de Dada. Du reste je ne tente pas ici l'examen d'une idée qui ne m'intéresse pour le moment que dans ses rapprochements avec la personnalité de Picabia.

A Paris, les éléments dadaïstes se serrèrent autour de Picabia, qui, lui, regardait d'un œil amusé naître un cénacle où certainement quelque artiste sincère trouvera la raison de s'exprimer, de révéler son talent, de donner la vie à une expression nouvelle dont l'étiquette en isme ne contraindra ni l'essor ni la beauté. Je n'ai pas interviewé M. Picabia à ce sujet et peut-être ne m'eut-il pas répondu.

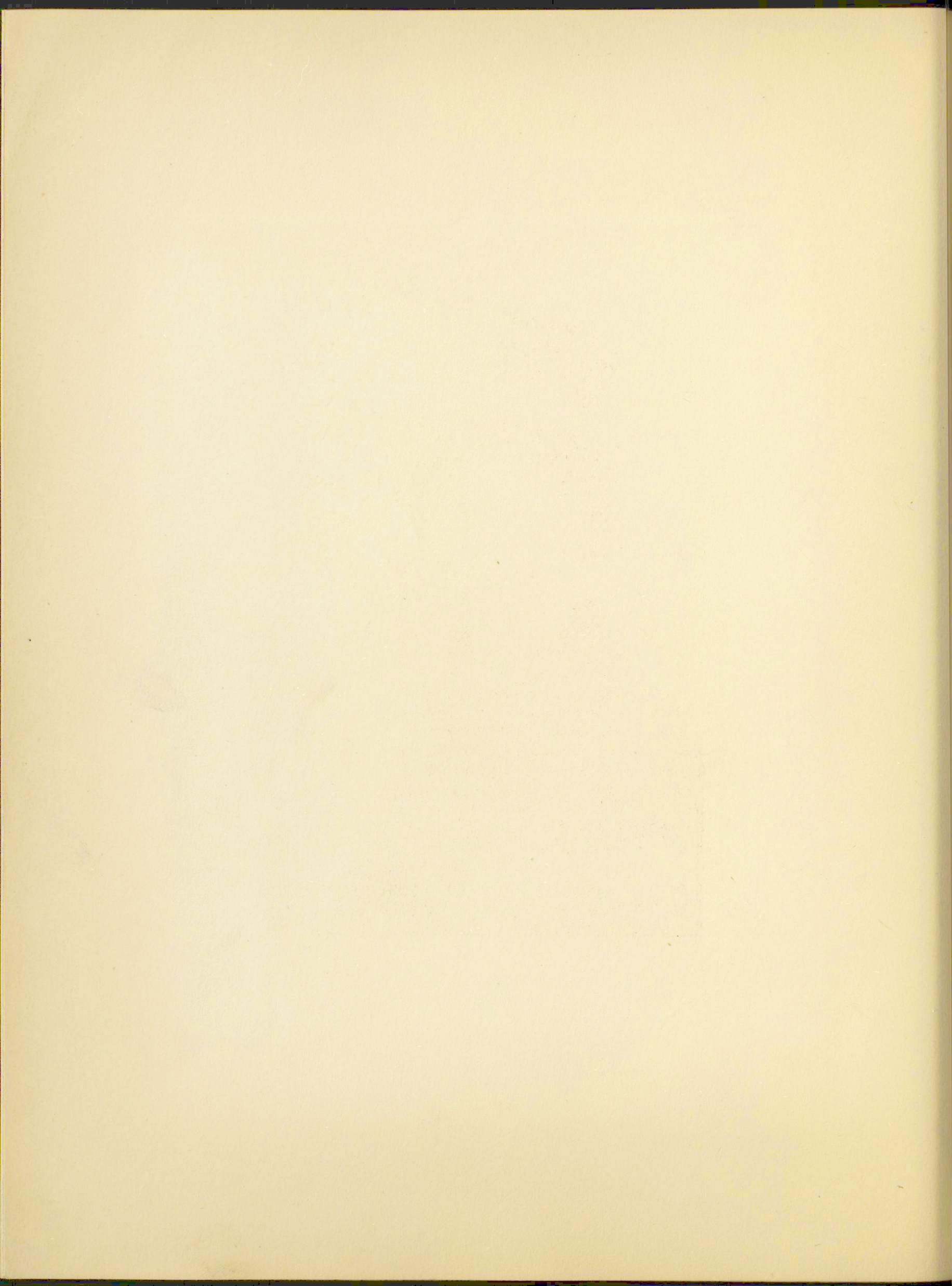
Un des moyens d'action des dadaïstes, à côté de la parution de livres, de brochures, de bulletins, est l'organisation à plusieurs reprises d'un festival qui nous apparaît comme une farce énorme, un amusement que goûtèrent avec une joie sans mélange les Parisiens du Grand Tout-Paris qui assistèrent à ces manifestations.

Est-ce la belle sottie d'autrefois qui renaît sous l'égide dadaïste? Le genre burlesque rénové qui laissa à cet art théâtral l'empreinte de la critique politique? Où les acteurs costumés en fous étaient censés jouer dans le royaume de la folie? Nous verrons. Mais je me plais sympathiquement à rapprocher les bonnets blancs en tuyaux de poêle que j'ai vus aux exécutants, du coëffage de leurs émules étonnants du quatorzième et du quinzième, ces jeunes "sots" qui empêchèrent de dormir Louis XI et François I<sup>er</sup>, que Louis XII toléra et que Henri IV fit disparaître. Ce que certains auteurs déclamèrent ce jour de mai 1920 ne fut pas













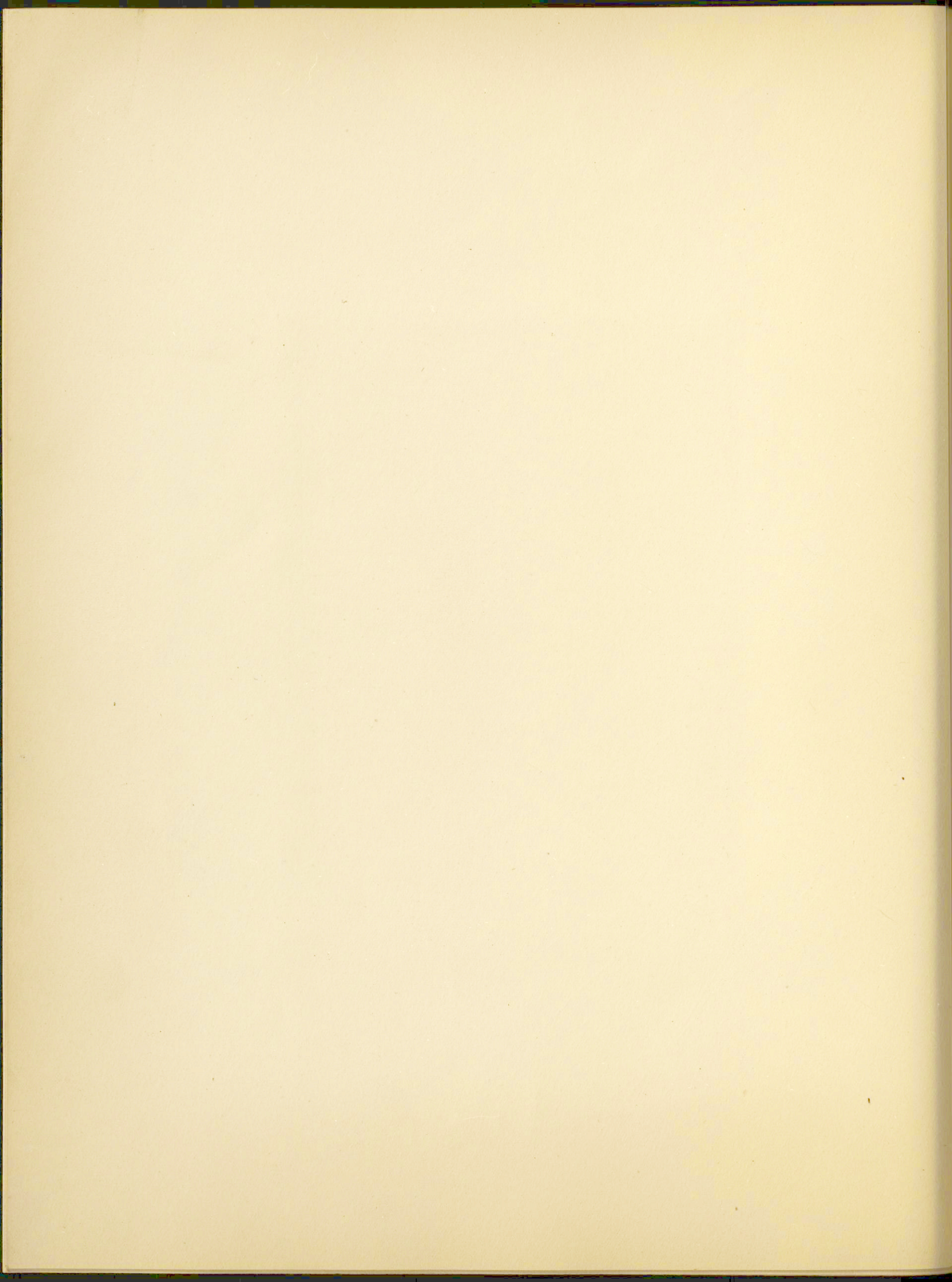












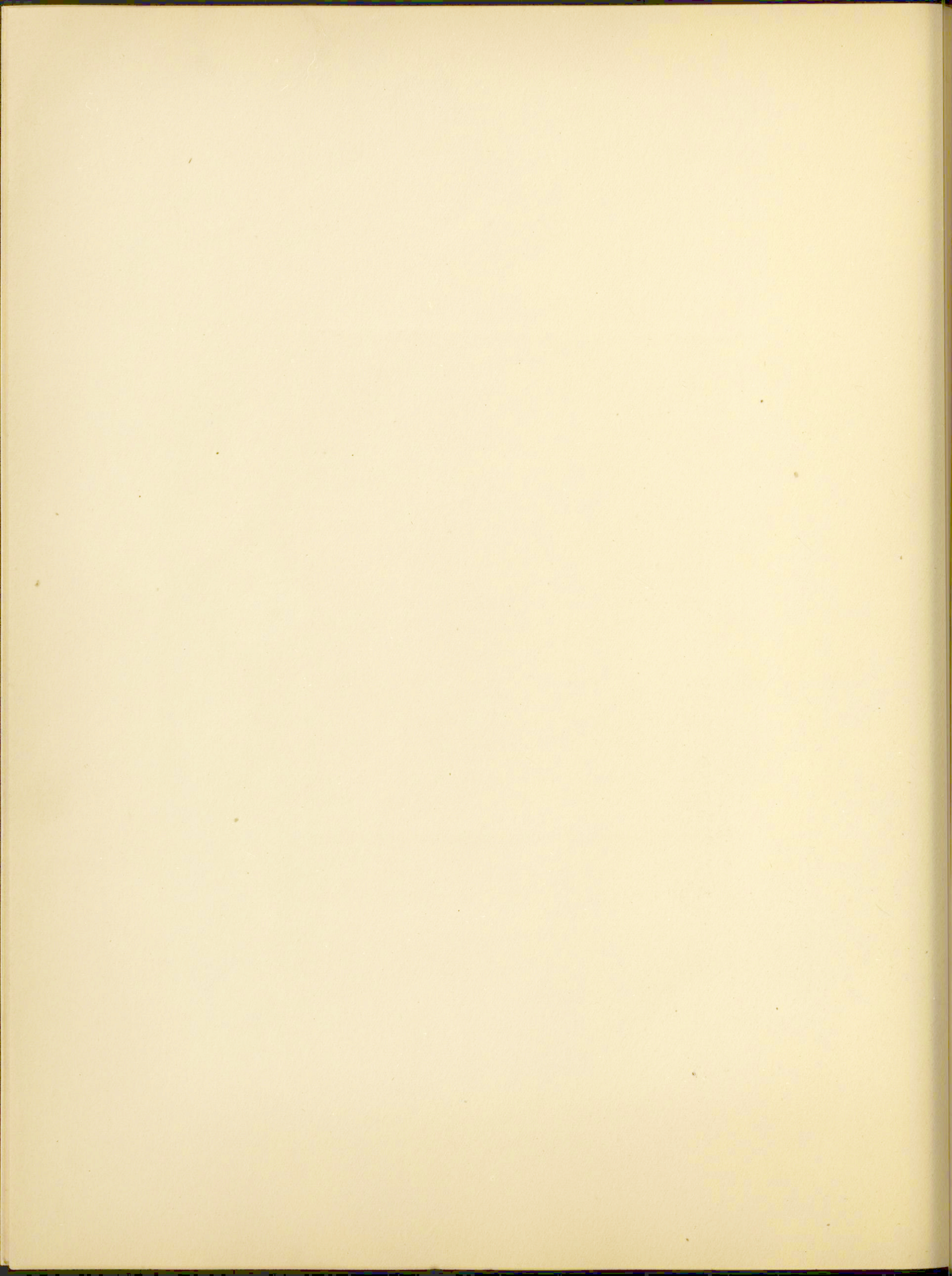


CAMILLE  
PISSARRO



T Pirabia 1903







entendu de tous les assistants, sans regrets du reste à l'égard de quelques élucubrations. Mais si ces jeunes gens avaient parié de donner un spectacle critique de la vie ou de montrer le monde à l'envers, ils ont gagné leur gageure car ils avaient osé faire exécuter un air de fox-trott par le grand orgue de Gaveau et donné une parodie très spirituelle d'un morceau de piano en faisant taper à faux par quatre mains un concerto cacophonique qui souleva une tempête de rires, de sifflets et d'applaudissements.

Avaient pris part au festival, M<sup>mes</sup> Marguerite Buffet, Céline Arnaud; MM. Tristan Tzara, Ribémont-Dessaigne, Paul Eluard, Paul Dermée, André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault.

M. Picabia assistait à cette cérémonie et s'amusait infiniment d'un spectacle qui le réjouissait, espérons même aux dépens de quelques nouveaux riches venus au hasard d'une incitation pour un grand spectacle de bruit académique.

Francis Picabia s'accorde une récréation charmante, aimable, d'une gaieté délicieuse à regarder bruire autour de lui toute une jeunesse dont les talents fleuriront plus tard sous les formes les plus diverses de l'art et de la littérature, y compris la ténébreuse perfection des poncifs. *Les chefs-d'œuvre ressemblent aux perruques, pas un cheveu ne dépasse* (Paul Dermée). L'effort qui naît, qui tend vers le futur tout cerveau sensible aux lois de l'évolution, provoque inmanquablement une floraison et obtient ses fruits des sujets les plus divers comme des terrains les plus rocaillieux.

M. Picabia regarde cette vie monter autour de lui ; il



ne s'accroche pas à sa célébrité picturale comme à une échelle de corde et ne fait point de tours équilibristes pour s'y maintenir ; il ne bat pas, non plus, le rappel sur une grosse caisse de réclame pour lui-même. Picabia se repose et considère avec un calme déconcertant ceux dont les yeux *mettent des dents* pour le fixer, comme si chacun de ces regards pouvait être un croc pour le déchirer.

Il répond avec un sens très fin aux lourdes bêtises suscitées par le dadaïsme et je gage qu'il compte seulement sur le choc en retour pour renvoyer à qui de droit l'épithète de sot qu'on lui a lancée assez souvent.

Les gens d'esprit sont pleins de gaîté.

L'ineffable Dominique Bonnaud écrivit une revue Dada ; il chante des couplets Dada ; le sujet lui paraît donc plein d'humour et de joie. D'autres ont alimenté leur verve du même sujet, comprenant comme il convient ces *escholiers du gai savoir* dont on a tant poétisé les frères de jadis.

Mais tout le monde n'est pas rieur au tribunal de la critique. Il y a des gens qui se fâchent et qui s'agitent. S'ils lisent avec plaisir que Villon volait des saucisses pour les attacher à la queue de son chien, ils comprennent bien moins la farce moderne d'un festival Dada.

Le 1<sup>er</sup> avril 1920, les dadaïstes et M. Picabia en tête, eurent une grande joie. Madame Rachilde, descendant du moyen âge olympien de la rue de Condé, s'est abandonnée à une sainte colère contre Dada et a daigné tremper sa belle plume dans une encre détestable pour stigmatiser les partisans Dada. Elle les a traités de boches, de Raspoutines berlinois ; elle a parlé de crottin et d'écurie Dada, puis elle n'a pas reculé à comparer les dadaïstes à une invasion de



puces, de totos, de chiens enragés, et nous donna des démangeaisons à propos de gale !

Quelle sévérité, Madame ! votre opinion serait certainement plus intéressante s'il y avait moins de bousin dans les allusions et moins de bochisme dans les erreurs.

Je vous apprends par cette étude que Picabia, qui porte à tort ou à raison le titre de Prince Dada, est Espagnol de mère française, en outre, il s'est marié en France avec une française, M<sup>lle</sup> Gabrielle Buffet, de la famille de Jussieu, petite nièce de Lamartine. L'insulte facile et gratuite de bochisme est tout à fait déplacée quant au dadaïsme initial et actuel. Le mouvement est né à New-York et à Zurich, et, de là, évidemment, comme toute idée générale, politique, sociale, humanitaire, utilitaire ou mercantile, il vint aborder Paris avec des sourires d'enfant terrible et l'ancien monde se compose de beaucoup de pays, de provinces et de villes où vont pareillement les ouvrages littéraires, les abonnements de revues, les traductions, la renommée aux cent voix que vous connaissez, n'est-ce pas, ma géniale consœur ?

Il s'agirait maintenant de s'entendre sur les termes. M<sup>me</sup> Rachilde affirme que le mouvement Dada est né en Suisse de parents allemands quoique neutres (preuves à l'appui) [sic].

Je demande ces preuves.

M. Adrien Veber dit : *Qu'il fut imaginé par des Allemands détraqués réfugiés à Zurich.*

Je vous réponds simplement que le dadaïsme vient de New-York et les raisons que j'en donne sont exposées assez clairement dans ces pages. Même en dehors de Picabia on ne



peut pas nier que les rag-times et les danses nègres ne soient pas d'un superbe dadaïsme.

Le discrédit de boche est un anathème puéril, inexact, et par cela inefficace.

La Presse ! Ah ! oui, quel tintamarre autour de Picabia et des Dada !

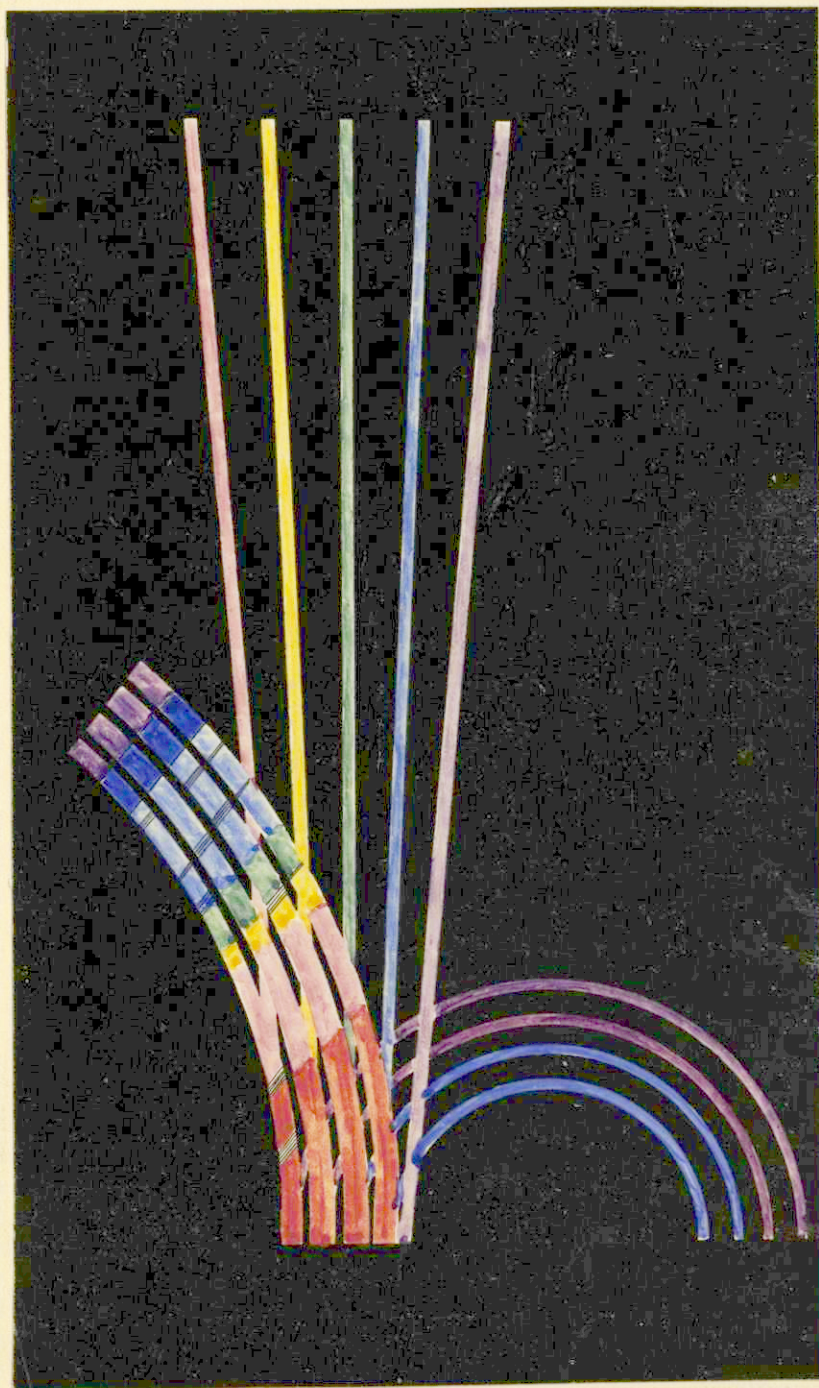
La presse procure un grand divertissement aux intimes du cénacle, celui de collectionner les coupures ; on a même préposé à cet emploi un secrétaire bénévole car ce n'est pas une sinécure que d'écouter et de compulser ce que l'on dit. Ces articles et articulets forment le plus gros sottisier qu'un mouvement puisse motiver. Les critiques ne sont pas très variées du reste et après l'envoi de bochisme tourné de mille manières, c'est presque toujours, en conclusion, le souhait exprimé d'envoyer les dadaïstes à Charenton. C'est court comme idée.

Louons cependant l'éclectisme de certains directeurs de journaux qui ouvrirent largement leurs colonnes à la polémique dadaïste. M. Georges Casella facilita ainsi la tâche des rédacteurs de *Comœdia* et je gage qu'il a souvent le sourire en relisant certains articles quand il s'agit de Picabia, car, à l'encontre de tant d'autres, il connaît l'œuvre, le talent et la sincérité de ce peintre.

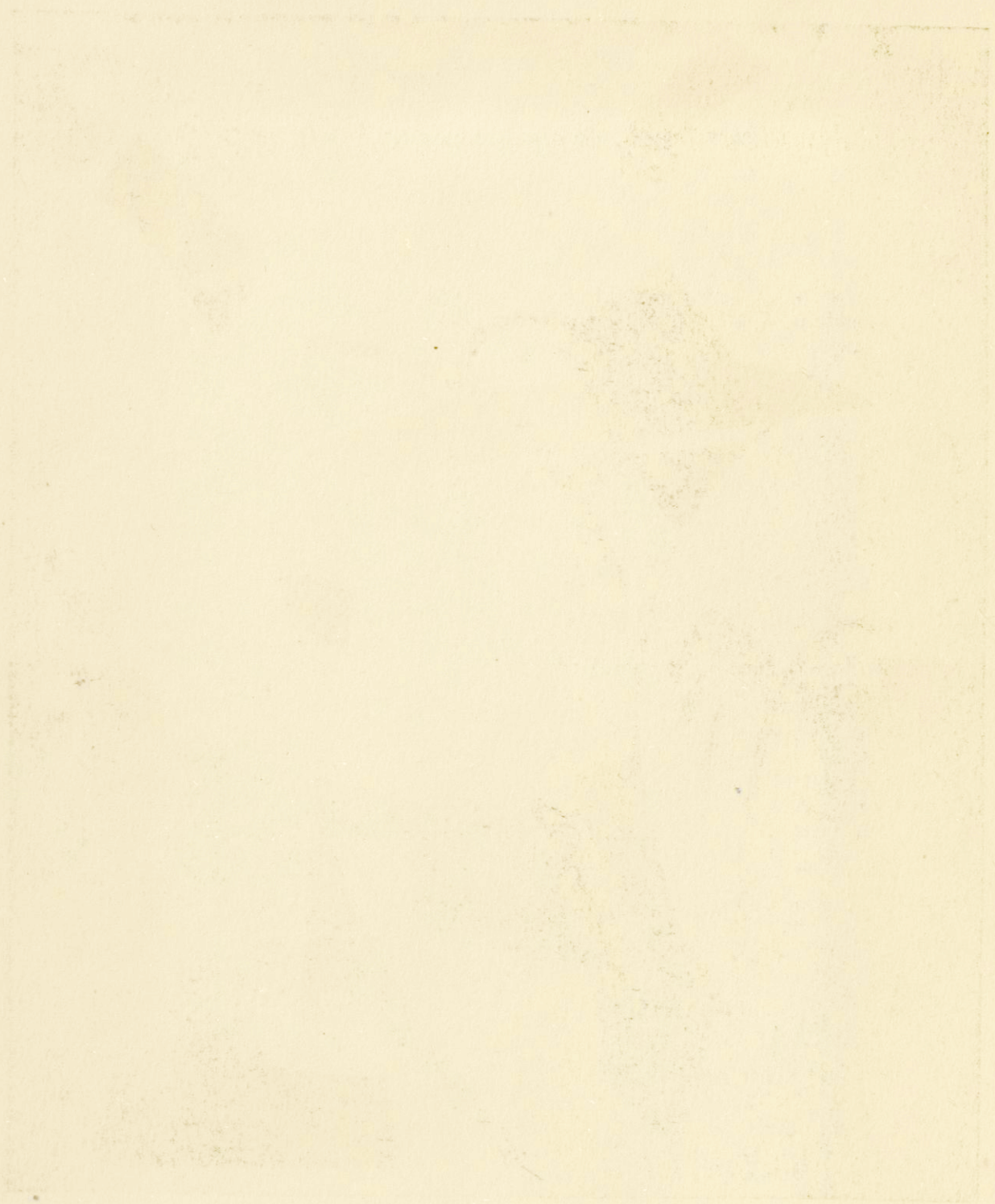
André Salmon, à l'*Europe Nouvelle*, a publié d'intéressants articles. Tous les grands quotidiens du matin et du soir ont donné des opinions et jeté des mots saugrenus, durs comme des coups de cailloux.

M. Paul Souday, dans le *Temps* à propos du dernier festival, ramène à l'expression de la vérité tel besoin de hardiesse qui caractérise les jeunes. Il est certainement trop fin pour crier au scandale et trop éclairé pour jeter l'anathème.



















### III

Francis Picabia s'est révélé un écrivain, tandis que, séduit par l'expression du Verbe, il tentait de reposer son esprit actif du pinceau par la plume. Et dans l'art de cristalliser des idées il nous étonne plus d'une fois tant par la témérité des conceptions que par le mépris de la forme et des moyens.

Je veux cueillir un surprenant bouquet de pensers pris au hasard dans un champ extraordinairement fleuri de pétales éclatants. Nous trouverons en chacun une rudesse de vérité qui saisit.

*Le tableau le plus savant et le plus complet broute l'herbe de mon jardin.*

*Un homme intelligent ne doit avoir qu'une specialité, c'est d'être intelligent.*

*Le cœur de l'homme n'est beau qu'à l'amphithéâtre.*

*La sagesse n'est qu'un gros nuage à l'horizon.*

*Le cubisme représente la disette des idées.*



*Les litterateurs et les peintres veulent être sérieux, pour cela ils pensent à la grande beauté des édifices américains « gratte-ciel ». Il y a en France des fruits qui s'appellent « gratte-culs ».*

*L'art est un produit pharmaceutique pour imbéciles.*

*La Nouvelle Revue Française me fait penser à une maison de santé dont les pensionnaires, s'ils n'y meurent pas, ne peuvent sortir qu'idiots.*

*Toutes les croyances sont des idées chauves.*

*Les tables tournent grâce à l'esprit ; les tableaux et autres œuvres d'art sont comme des tables coffre-fort, l'esprit est dedans et devient de plus en plus génial suivant le prix des salles de vente.*

*Les enfants sont aussi vieux que le monde, il y en a qui rajeunissent en vieillissant, ce sont ceux qui ne croient plus en rien.*

*Messieurs les révolutionnaires, vous avez les idées aussi étroites qu'un petit bourgeois de Besançon.*

*L'immense ennui est un caleçon  
Pour éléphants  
Qui marchent pieds nus autour du soleil.*

*La place de Rodin est libre, à qui le tour ?*

*Les familles Cézanne et Renoir ont fait enfermer Ambroise Vollard qui se croyant devenu le Père Ubu voulait faire manger de la merde à tout le monde.*

*Naturellement, tu as peur que le vent soulève ta jupe et que*



nous apercevions ton sexe qui est faux ; les cheveux aussi sont faux, tes dents sont fausses ; tu as un œil de verre et c'est le seul qui me regarde franchement, l'autre est un caméléon d'Asnières, à 20.000 francs le carat pour imbéciles.

*Je suis le visage des yeux clos et du sommeil inconnu, j'ai la tête décapitée d'allégresse.*

*Tout le sol sourit à la mélodie mélancolique de mes sanglots, ne passe pas.*

*Avoir le mal de mer sur un transport de joie.*

*Le désir s'évanouit si vous possédez, ne possédez rien.*

*Si vous tendez les bras vos amis les couperont.*

*Je pense surtout à mentir dans ce miroir de stores baissés parce que tu as éprouvé l'aumône de la vie. Le rire et les baisers sentent le tabac, l'art, la gloire, la beauté, les étoiles, les promenades ; tais-toi, je vais raconter, rallume si tu veux une cigarette.*

*Voici une dernière forme que Francis Picabia réalise en un dessin hermétique parce qu'il tente souvent de fixer par des traits et des figures l'image qui l'a frappé.*

*Les dents viennent aux yeux comme les larmes !*

*L'ironie troublante de ces mots révèle en effet combien de multiples douleurs déchirent les yeux, les plus beaux yeux brillants et profonds avant de leur donner des larmes !...*

*Je formule cependant un regret. J'ai glané ces fleurs sur un sol magnifique, mais j'ai dû débarrasser ma recherche*



d'abominables ronces qui m'ont déchiré les doigts et d'orties malfaisantes qui tentent d'étouffer la belle pensée à laquelle je m'attache. Le soleil les a fait éclore dans une foulditude de bulletins et de feuilles, 391, *Cannibale*, *Anthologie Dada*, où j'ai lu trop d'incompréhensibles phrases.

Francis Picabia a publié plusieurs livres : 52 *Miroirs*, *Poèmes de la fille née sans mère*, *Unique Eunuque*, *Pensées sans langage*, *Poésies Ron-Ron*, *Ratelier platonique*, *L'Athlète des Pompes-Funébres* et paraissant actuellement une étude philosophique qui, sous le nom de Jésus-Christ Rastaquouère, rompt évidemment avec la tradition pionnesque des cours de Bergson et de l'abbé Sorbon. Je prends le second et dans ces poèmes qui n'ont pas plus la forme normale de la prose que de la poésie, je lis d'étranges choses :

*Ma maladie squelette de souvenirs  
se dresse à coup sûr en ennemi insupportable  
où le singe fait des raisonnements subtils  
mentalement.*

Je cite en entier ces poèmes dont la pénétration délicate fait songer à l'infini de la douleur humaine :

#### LABYRINTHE

*La volonté attend sans cesse  
un désir sans trouver.  
Le cran d'arrêt passionne l'absence  
de gaudriole.  
Une cicatrice vers la nuit*











*profane la réflexion.  
Il n'y a que détachement  
incrédule.  
On me fait souffrir  
parce que je sais l'indifférence.  
Banalités embarquées sans cesse  
sur elles-mêmes.  
Les horizons attirent les yeux  
de nos sentiments.*

#### BOUCHES

*Azur ivoire ton corps,  
Amour à deux mains  
Dors-tu  
Mon amie bien-aimée  
Chaque soir sur la poitrine  
De notre amour.*

#### ANECDOTE

*Voyez-vous, je suis fou de me l'imaginer  
Je suis un homme aux doigts agiles  
Qui veut couper les fils de vieilles peines  
Faux plis de mon cerveau anxieux.  
Histoires en arabesques souvenirs  
Je ne suis heureux qu'en pleine mer  
Où l'on va plus loin  
Sur les vagues anonymes.*

#### TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

*Ma maladie écoute mon cœur  
Boulon clos de joies perdues*



*Je veux en espiègle m'assombrir dans les bras  
De ma jolie maman  
Souvenir du ciel bleu  
Où j'aurais pu me blottir  
Il faut tâcher de tout oublier  
L'agonie du monde en vertige  
De héros qui tournoient  
Les valse hideuses de la guerre  
Dans l'atmosphère énigmatique  
Et masquée.*

Le poète donne dans ce dernier poème une subtilité de sentiment d'une délicatesse exquise ; comment ne pas rêver, se souvenir, comment ne pas pleurer en soi à l'évocation de ces chères images ? On sent à chaque mot un cœur qui aime, qui palpite et qui souffre.

Un titre bizarre, *Unique Eununique*, nous prédispose à une méfiance barbare en ouvrant la seconde plaquette. C'est en effet un poème unique manquant de virilité où l'auteur semble avoir poursuivi le problème d'enregistrer comme sur une plaque sensible les images les plus disparates telles qu'elles se présentent à l'esprit, avec divagation. On pense souvent en effet sans but, et l'esprit perçoit alors comme l'œil le vol d'une hirondelle dans l'azur ; un souvenir lubrique ou banal lui succède, par bonds ; un chant traverse l'espace et frappe l'oreille ; la mémoire frémit à un choc douloureux, une joie vous transporte subitement, une caresse passe... Il est certainement plus ardu de juxtaposer des idées avec le même succès que des sons sur une toile.



L'œil qui voit un effet décomposé par des couleurs le reconstitue immédiatement et en jouit avec la rapidité d'une vision. L'esprit se trouve devant l'obstacle de la lecture, un effort qui paralyse le plaisir et le détruit.

Ces notations fidèlement transcrites motivent tel passage de ce poème où je trouve :

*Paris New-York  
Vous êtes des villes ballons  
Qui flottent et tombent en miniatures sur des cartes.  
Parfois dans un volume au milieu de l'œil  
Épanouis de désirs dotés  
Des villages sont des échos minuscules  
Des baisers des grandes villes  
Baisers donnés pour évoquer les souvenirs  
Du silence  
Comme l'honneur  
L'honneur est une lâcheté  
Vos cervelles gesticulent  
Idiotes et flétries  
Jacques Henri Georges Paul Maurice Jean  
Vous parlez tous hébreu de l'Institut  
Sous les rubans rouges et violets  
De l'huile de foie de morue  
Rive gauche  
Rive droite  
Je vous demande la permission  
De rester vagabond.*



D'autre part je comprends très mal le début du poème  
comme beaucoup d'autres de ses pages :

*Essayons l'heure actuelle  
Dans l'alphabet chasse gardée  
De l'ombre lentement  
Véritablement livre sterling  
Sous virginal louis coucou  
Qui fait domicile conjugal sous la pluie.*

???

*Pensées sans langage* revient par son titre à une  
vérité plus tangible. Ce sont en effet des pensées sans lan-  
gage données avec une charmante sincérité où nous ressen-  
tons des impressions délicieuses :

*je ne veux pas de cette aventure  
dans l'atmosphère fade  
dont chaque signe saisit mes mains  
avec une odeur vague  
de gens du monde  
le potin est une sérénade en chambre  
dans l'espoir de tenir compagnie  
à la vie d'ennui.*

*le jour est pétrifié dans mon cœur  
en tête-à-tête avec mon passé  
l'ennui a des nuances jaunes  
je le regarde comme s'il devait mourir*





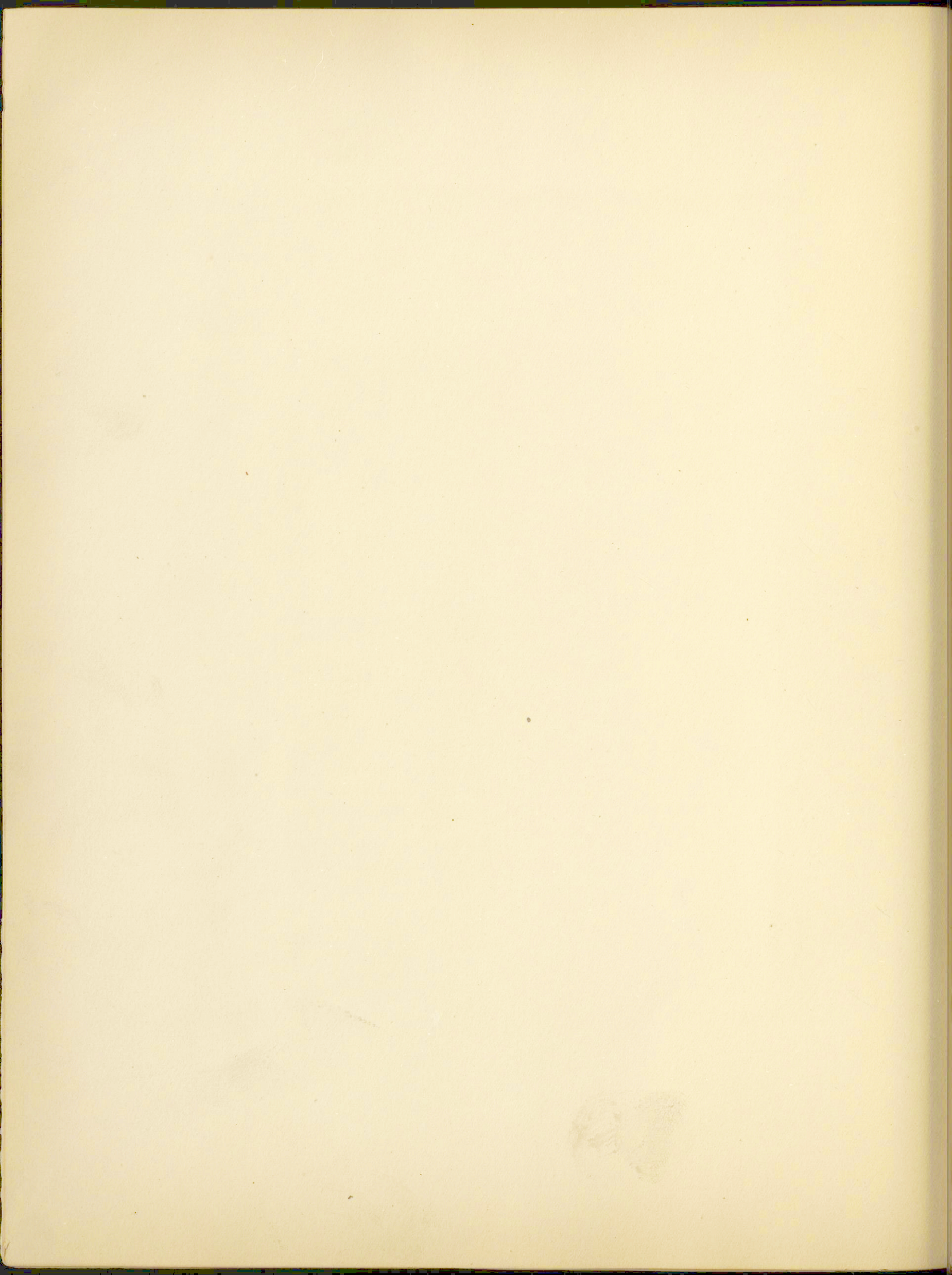














*les contrées lointaines sentent la réalité  
bleu exagéré de lumière immobile  
vague sourire mal marié  
des espèces en face de Dieu.*

*Sur une pierre  
où nage un acacia pâle  
et mignon*

*un cubiste m'a déclaré  
que j'étais fou.*

*Je vis ma vie anémiée  
frottée au phards de la nature.*

*Ces couvertures bleues dorment  
à heure fixe  
et reflètent le ciel préfecture inanimée.*

*La vie à sa guise  
tout bonnement  
sans idées généreuses  
la vérité paraît toujours médiocre  
devant les espaces fermés,*

*un chapeau  
est lâche ou courageux*

*la misère est illustre  
comme un dieu triomphant  
en gestes circulaires*



*un malheureux sorti de prison  
marche en silence au bord du fossé  
des chimères bohèmes*

*peu à peu en sifflotant  
la bougie s'endormit  
et ronfla*

Enfin voici les dernières lignes du livre qui sont un envoi de défi :

*A tous ceux que démange l'envie de dire que ce langage est sans pensée je conseille la visite dangereuse du jardin zoologique.*

*L'Ilot de Beau-Séjour dans le canton de Nudité, ô joli titre rabelaisien ! Quatre pages de prose me donnent cette notation d'une prenante vérité de tristesse :*

*L'émouvant mysticisme ne change guère les baisers de nos souvenirs. Saisons assombries derrière chaque îlot, dessin de tendresse sur nous où les perspectives cherchent leurs places.*

Deux points, une virgule, le poème s'en est paré ; cela lui donne une force. Pourquoi diable M. Picabia prive-t-il tous ses autres écrits du nerf de la ponctuation ?



#### IV

Pour comprendre parfaitement un artiste dans ses gloires et ses défaillances, pour juger avec clairvoyance de l'évolution de son art, il faudrait pouvoir le suivre parallèlement avec une curiosité psychologique dans la vie même, en lutte avec les passions de l'amour, du vice, du doute et de la foi. Peut-être alors ceci s'expliquerait-il souvent par cela et l'on découvrirait sur l'effort artistique l'influence des faits extérieurs. La souffrance atteint profondément le cœur humain, plus douloureusement encore celui des artistes : il y a du moins entre eux et nous cette preuve du labeur, que leur âme très sensible a modelée par des sanglots autant que leurs mains le firent avec la matière.

L'exemple est rare d'une carrière qui se développe sans crise dans sa marche ascendante et que la lassitude des forces surprend, après, sans déclin. Tous les artistes ont éprouvé l'absence de plaisir à produire, ils ont souvent subi l'arrêt du progrès, la disette de l'idée; ils ont vu fuir moqueusement l'inspiration et trouvé le vide devant eux. Ils ont aussi admis le changement d'idéal, de vision, de réalisation et accepté loyalement de voir autre chose dans l'art



qu'une formule acquise et c'est de cela qu'il faut les aimer. C'est au moment redoutable de l'âge mûr, où l'on regarde déjà, de loin, s'envoler les beaux espoirs de la jeunesse ne sachant plus sur quelle chimère refermer des bras vigoureux. C'est l'heure tragique des reniements, des crimes, des faillites ; l'âme se trouve en état d'adultère avec son idéal primitif, et l'être souffre, en proie aux assauts du démon de midi. C'est aussi la bifurcation des chemins, l'affre des hésitations et l'invitation à la sincérité absolue pour regarder franchement en avant.

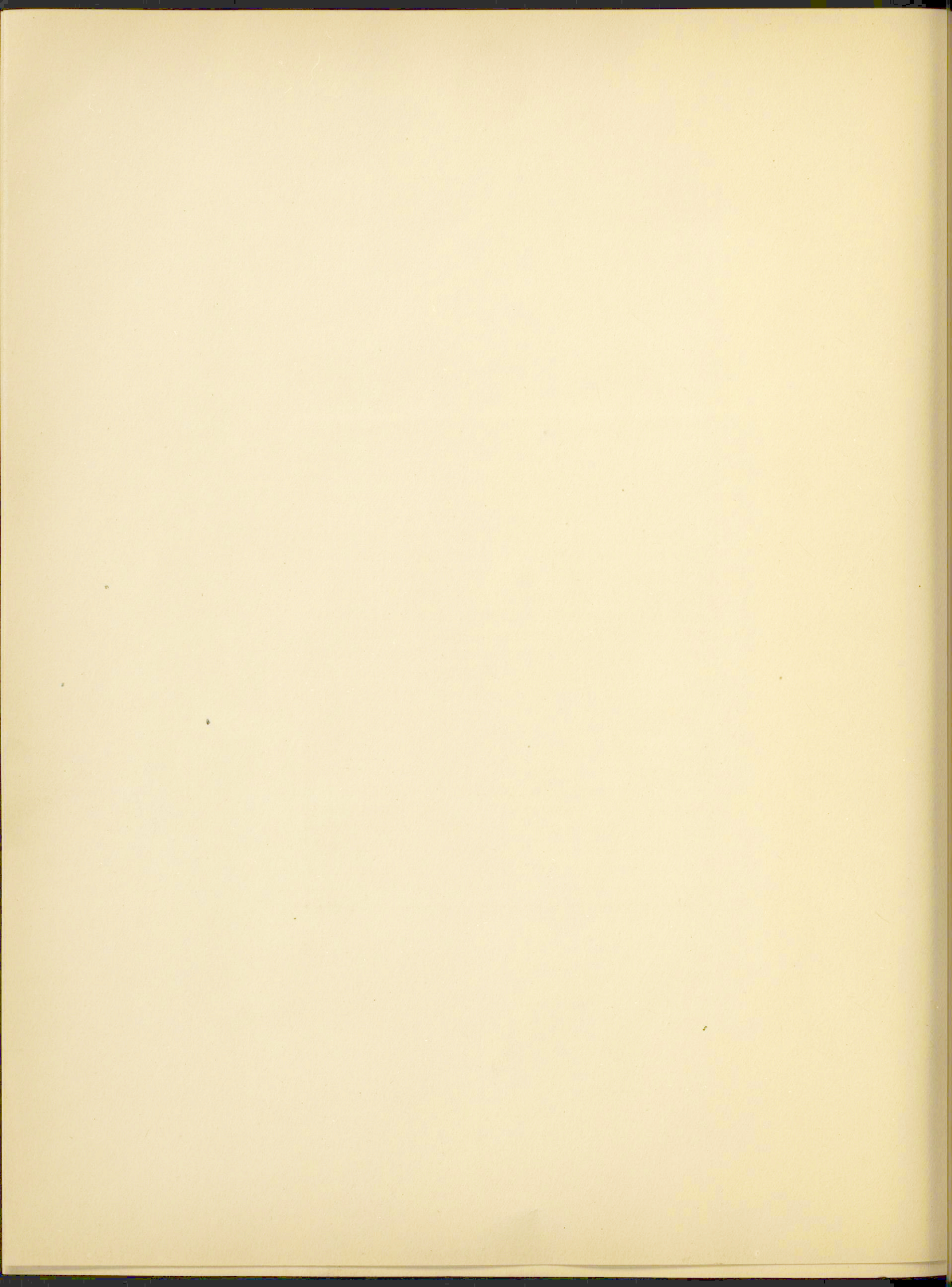
Puis, la souffrance elle-même cristallise ses pleurs. L'aube sereine revient d'un jour où l'on doit trouver de nouveau la joie de vivre et de se donner avec sérénité, de produire et de créer. L'épreuve nécessaire a préparé des fruits différents qui ne demandent qu'à mûrir à la saine clarté du soleil. Ce que l'on a souffert reste loin dans les fonds d'une eau dormante qu'il ne faut pas troubler.

Des audaces, des errements multiples, des tentatives hardies, il reste l'expérience qui permet de progresser. La force demeure aussi d'avoir eu le courage d'être soi-même, et c'est le premier facteur d'une heureuse continuation.











V

Picabia sportsman retient notre attention. L'automobilisme fait partie de son activité depuis vingt ans autant que les voyages. La fantaisie charmante et libre a toujours dirigé cet homme avide d'espace et varié à l'infini sa carrière de peintre. Le changement, le mouvement, l'évolution constante restent les qualités d'un cerveau qui entraîne loin ceux qui le suivent et qui du moins tient nos regards fixés très haut dans les sphères de Utopie.

De l'œuvre considérable de Picabia il me reste l'impression lumineuse de ses beaux paysages, que les sujets viennent des bords de la Méditerranée ou des sources du Loing. Je garde une vision brillante de ses figures en plein air, de ses fleurs, de ses natures mortes : de la couleur, de l'ambiance, du soleil, c'est la compréhension profonde et très aiguë de la nature. Je réjouis mon esprit autant que mes yeux de la *Procession à Séville*, encore frappée du synthétisme qui marque pour l'avenir le point de départ de toute une École.

Avec une palette comme celle de Picabia, on ne s'arrête pas de peindre. On peut adorer ses loisirs de mille façons, se reposer, forger des cités futures, d'art et de conception



d'art, mais on ne tue pas en soi, par le paradoxisme, l'artiste vigoureux qui s'est révélé et maintenu par tant de tableaux remarquables.

Que Francis Picabia soit orphiste ou dadaïste, toutes dénominations sauvages, que nous importe ! La fiction a son utilité. Quand le grand artiste retrouvera la joie de peindre et qu'il produira encore, selon son art, d'autres œuvres, qui songera à lui demander si par hasard il ne serait pas bouddhiste ou autre chose ?

Je forme un souhait en terminant cette étude sincère d'un talent qui a droit à toute notre admiration, celui d'avoir éclairé ceux d'entre mes lecteurs qui ne connaissent Picabia qu'à travers les coupures de presse consacrées au mouvement Dada et ceux qui ne veulent le considérer que comme tel. Ils s'étonneront un peu de leur ignorance ou de leur parti-pris et s'empresseront de comprendre le peintre étonnant lorsqu'il offrira comme aujourd'hui quelque réjouissance à notre sens artistique.

---



CATALOGUE DES OEUVRES  
DE  
FRANCIS PICABIA  
EXPOSÉES A LA GALERIE DE LA CIBLE  
*DÉCEMBRE 1920*

---

1. Dame au Chapeau.
2. La Danseuse.
3. Le Fou.
4. Portrait de jeune Fille.
5. Camille Pissaro.
6. Flamenca au Châle noir.
7. Le Canal de Saint-Mammes.
8. Flamenca à la Rose rouge.
9. Flamenca au Châle vert.
10. La Catalane.
11. Portrait de Toréador.
12. Toréador Andalou.
13. Andalouse au Châle jaune.
14. Femme nue.
15. Bohémienne.
16. Petite danseuse de Cadix.
17. Ma Novia de Séville.
18. Nubilité.
19. Tête d'étude.
20. La Femme maquillée.
21. Portrait de jeune homme.
22. Tête d'actrice.
23. La Femme aux boucles d'oreilles noires.



24. Jeune fille des Philippines.
  25. Prostituée de Séville.
  26. Femme à la mantille.
  27. Duègne.
  28. Danseuse russe.
  29. Femme aux bas noirs.
  30. Étude de nu.
  31. Étude de tête.
  32. Les Poules.
  33. Tête d'homme.
  34. Croquis, homme nu.
  35. Croquis, homme nu.
  36. Femme nue.
  37. Femme nue.
  38. Tête de femme.
  39. Flamenca.
  40. Martigues, aquarelle.
  41. Montigny, aquarelle.
  42. Église de Montigny, aquarelle.
  43. Femme nue.
  44. L'Enfant Carburateur.
  45. La peinture est comme la musique.
  46. Petite solitude au milieu des soleils.
  47. Novia.
  48. Révérence.
  49. L'Acrobate.
  50. Force comique.
  51. Le Zèbre.
  52. L'Anonyme.
  53. Alphonse Davanne.
-

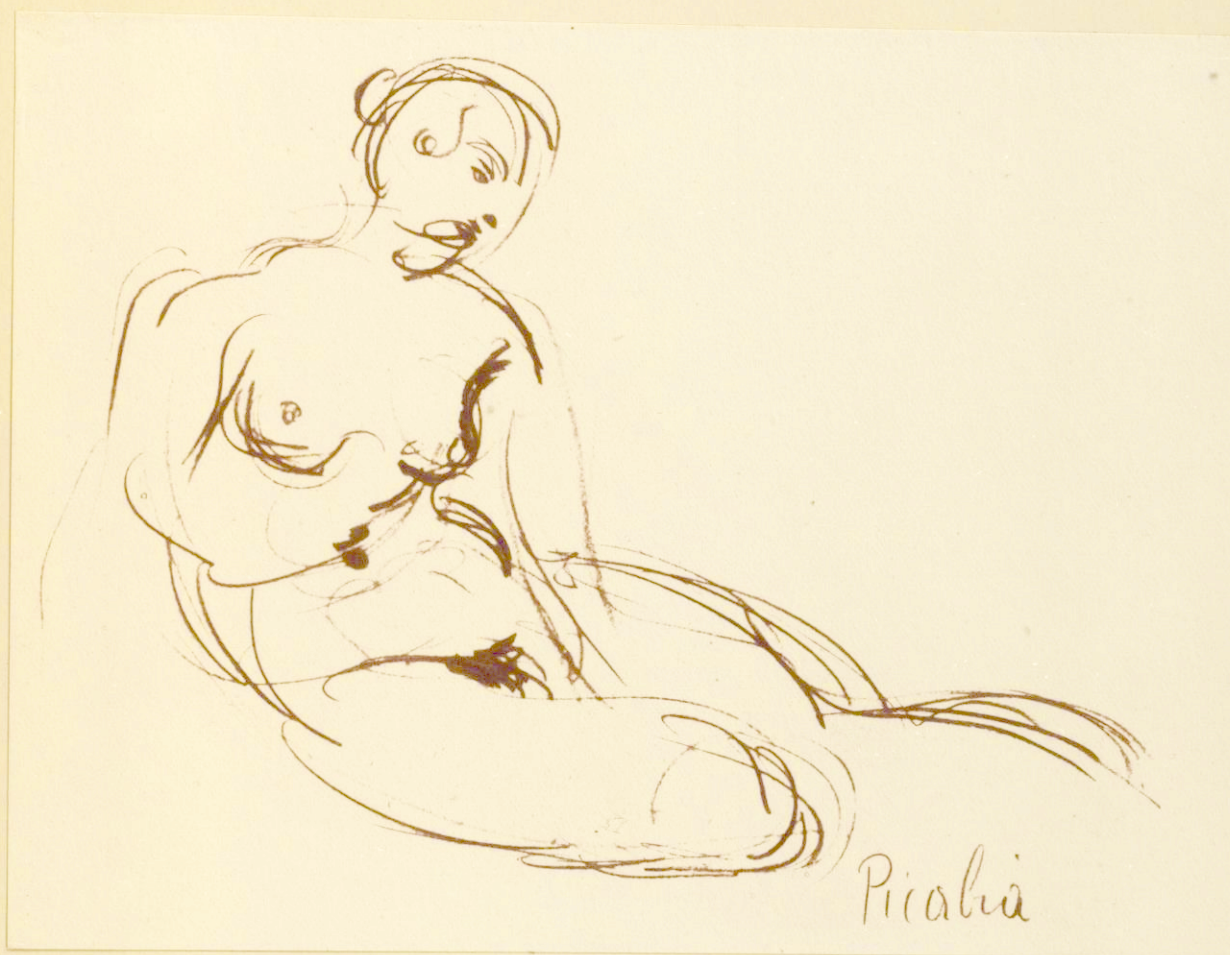




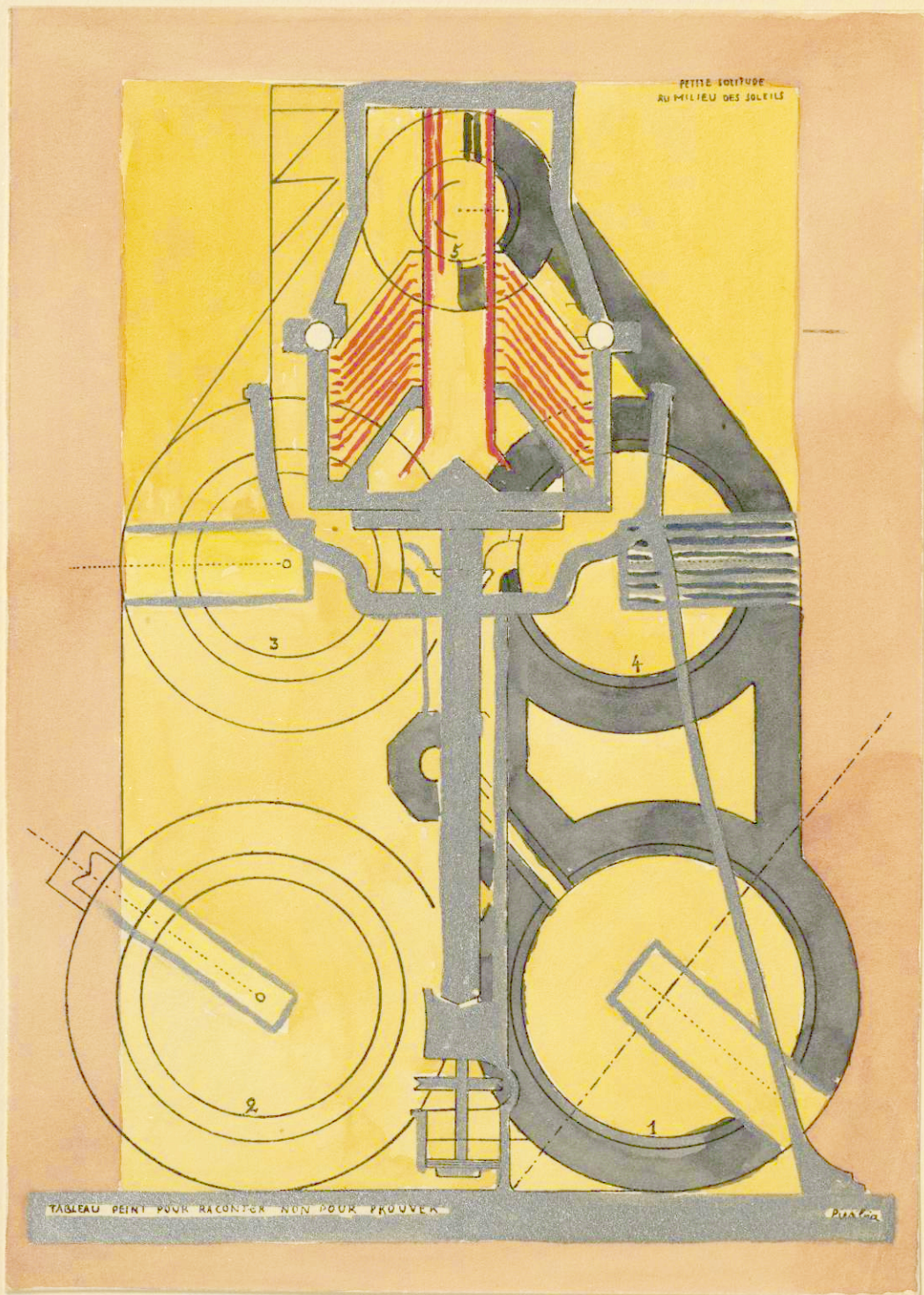










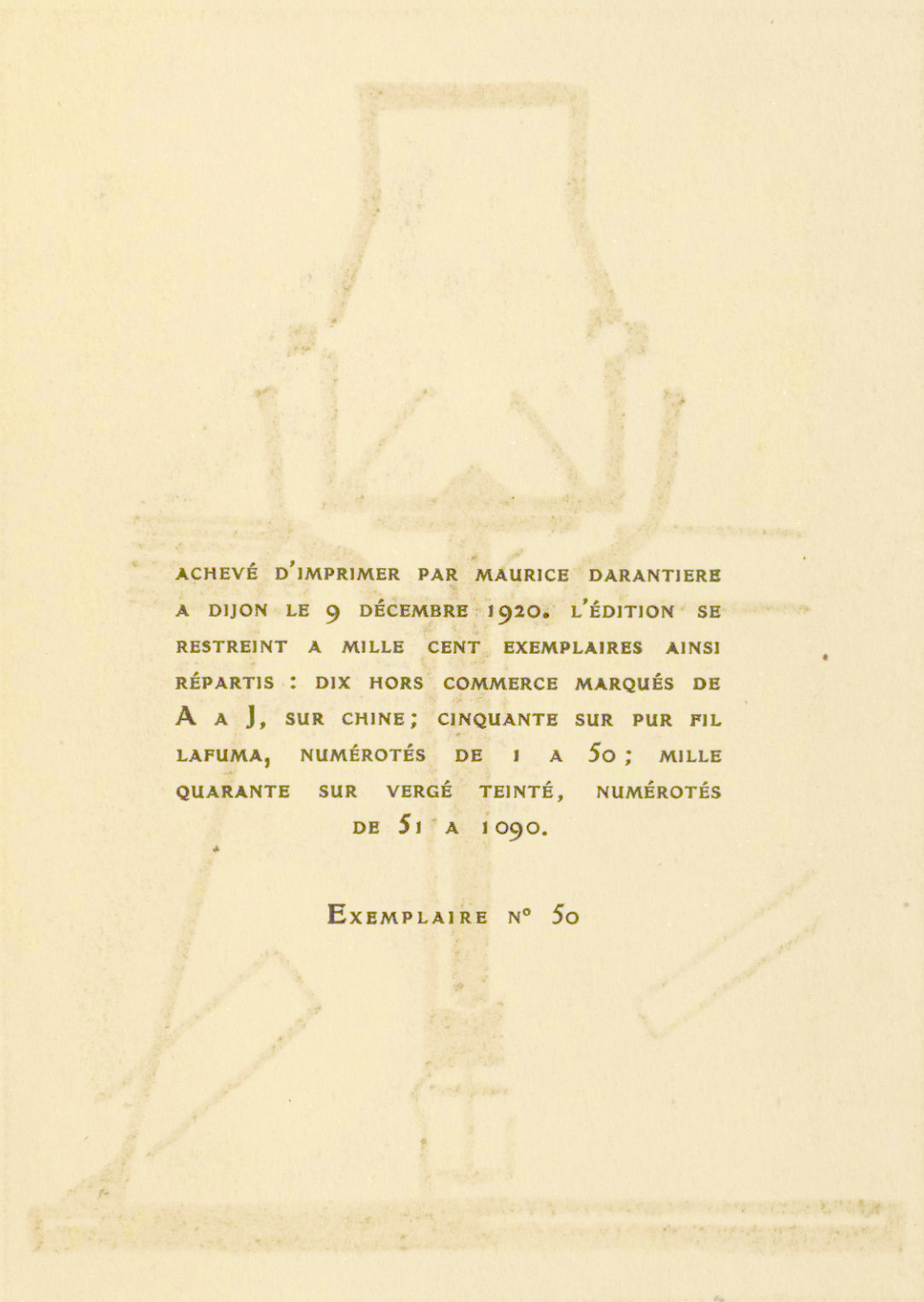


PETITE SCULPTURE  
AU MILIEU DES SOLEILS

TABEAU PEINT POUR RACONTER NON POUR PROUVER

P. Gauguin





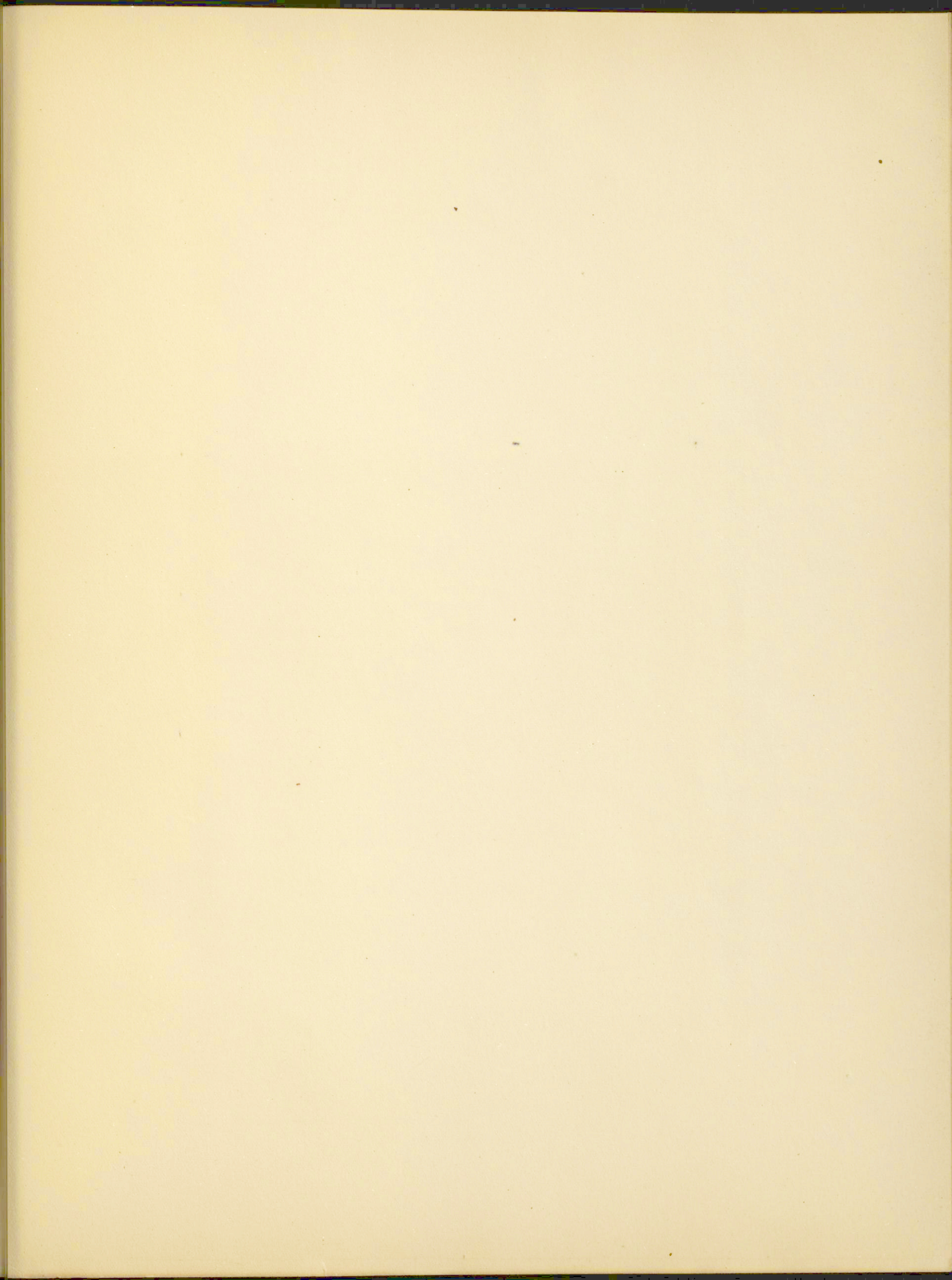
ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR MAURICE DARANTIERE  
A DIJON LE 9 DÉCEMBRE 1920. L'ÉDITION SE  
RESTREINT A MILLE CENT EXEMPLAIRES AINSI  
RÉPARTIS : DIX HORS COMMERCE MARQUÉS DE  
A A J, SUR CHINE; CINQUANTE SUR PUR FIL  
LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 50; MILLE  
QUARANTE SUR VERGÉ TEINTÉ, NUMÉROTÉS  
DE 51 A 1090.

EXEMPLAIRE N° 50

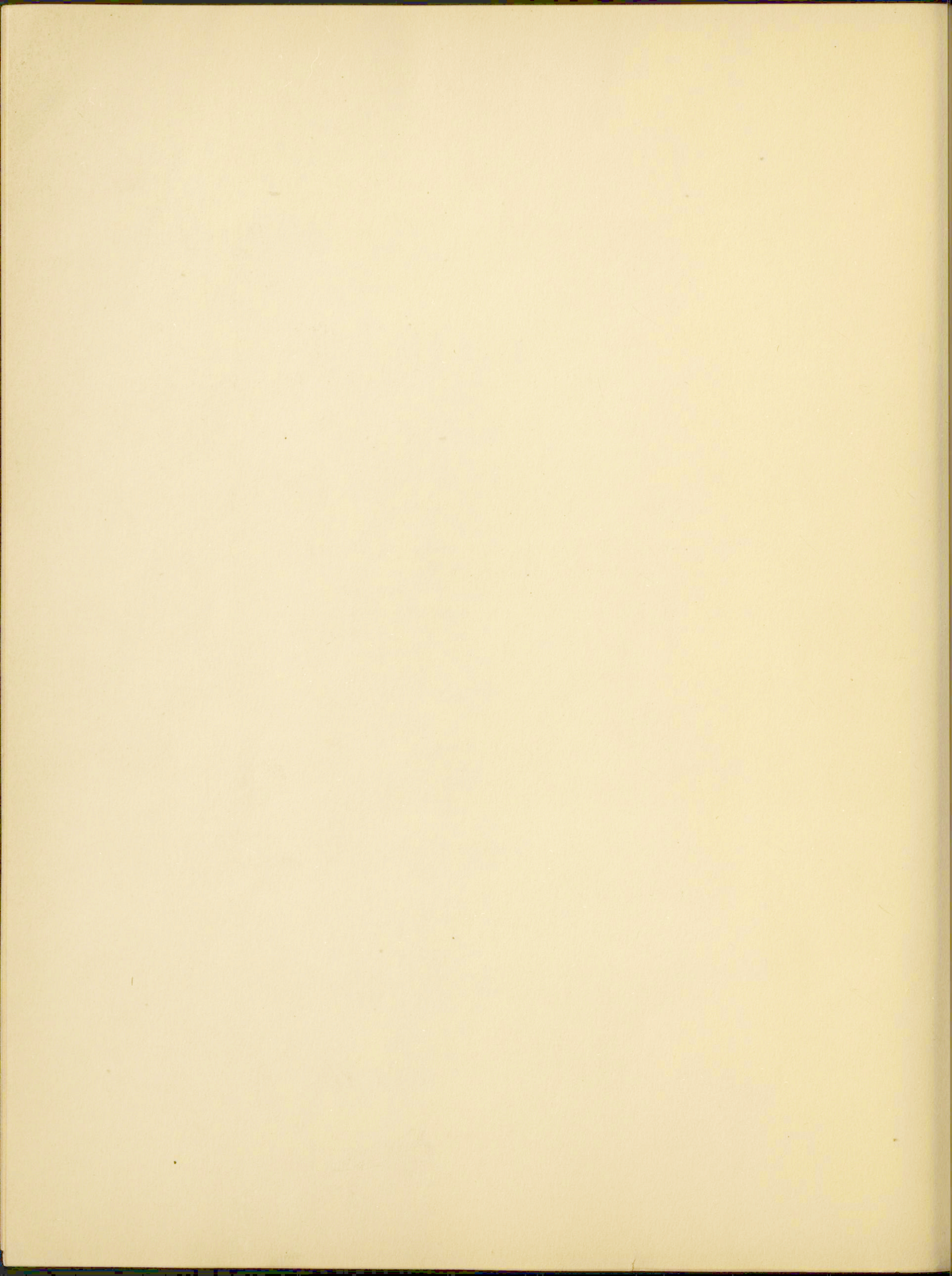




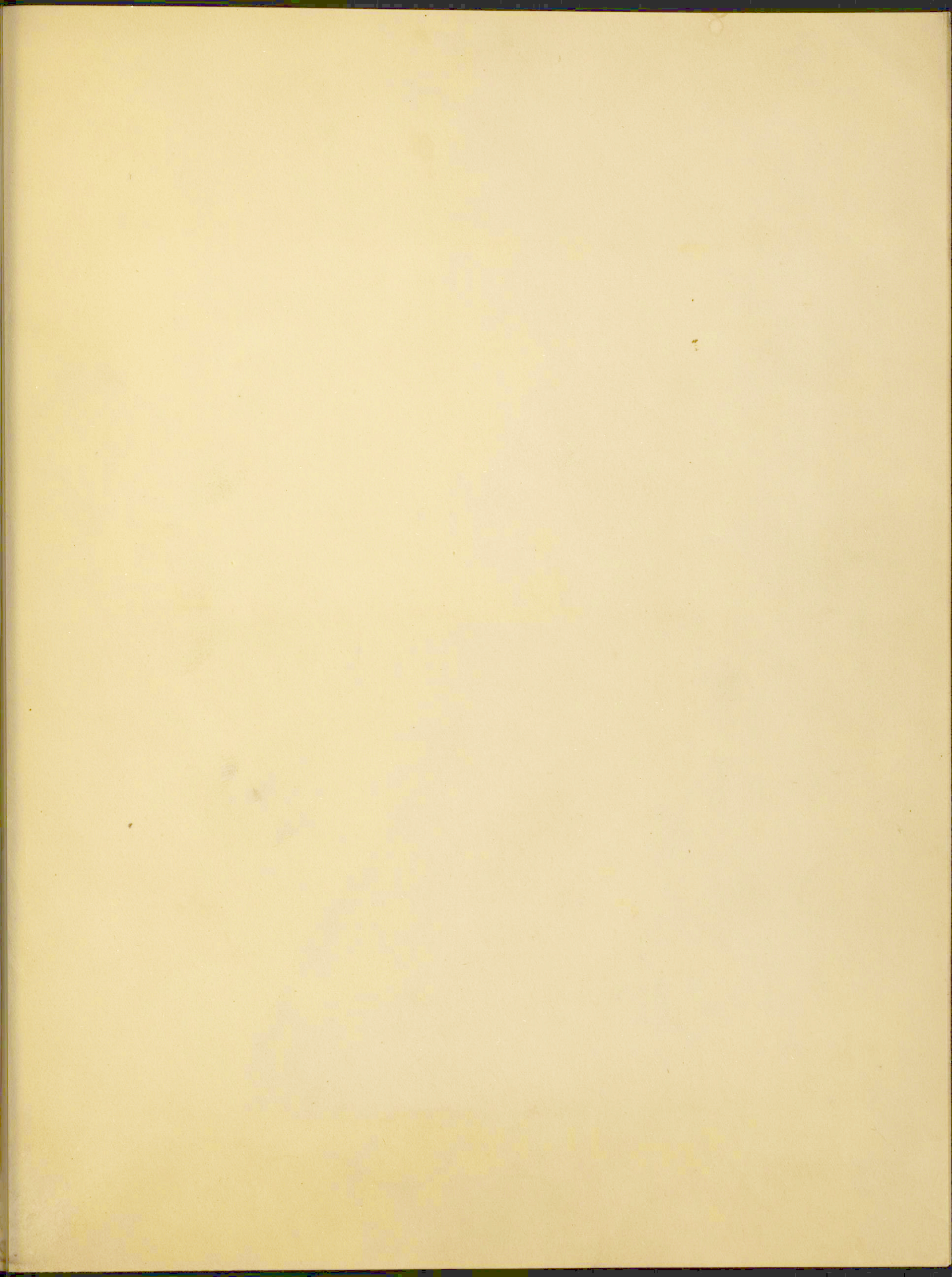








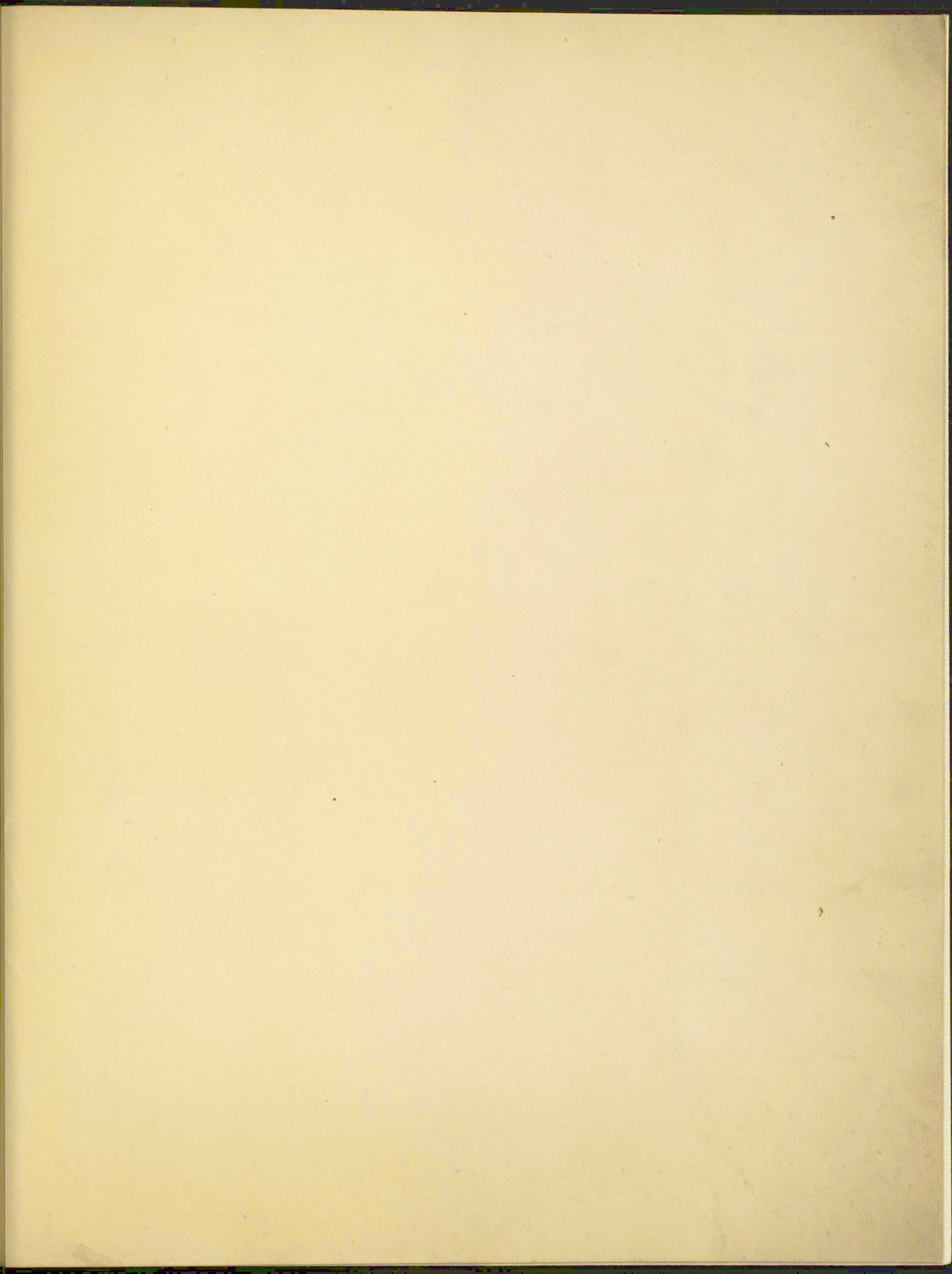








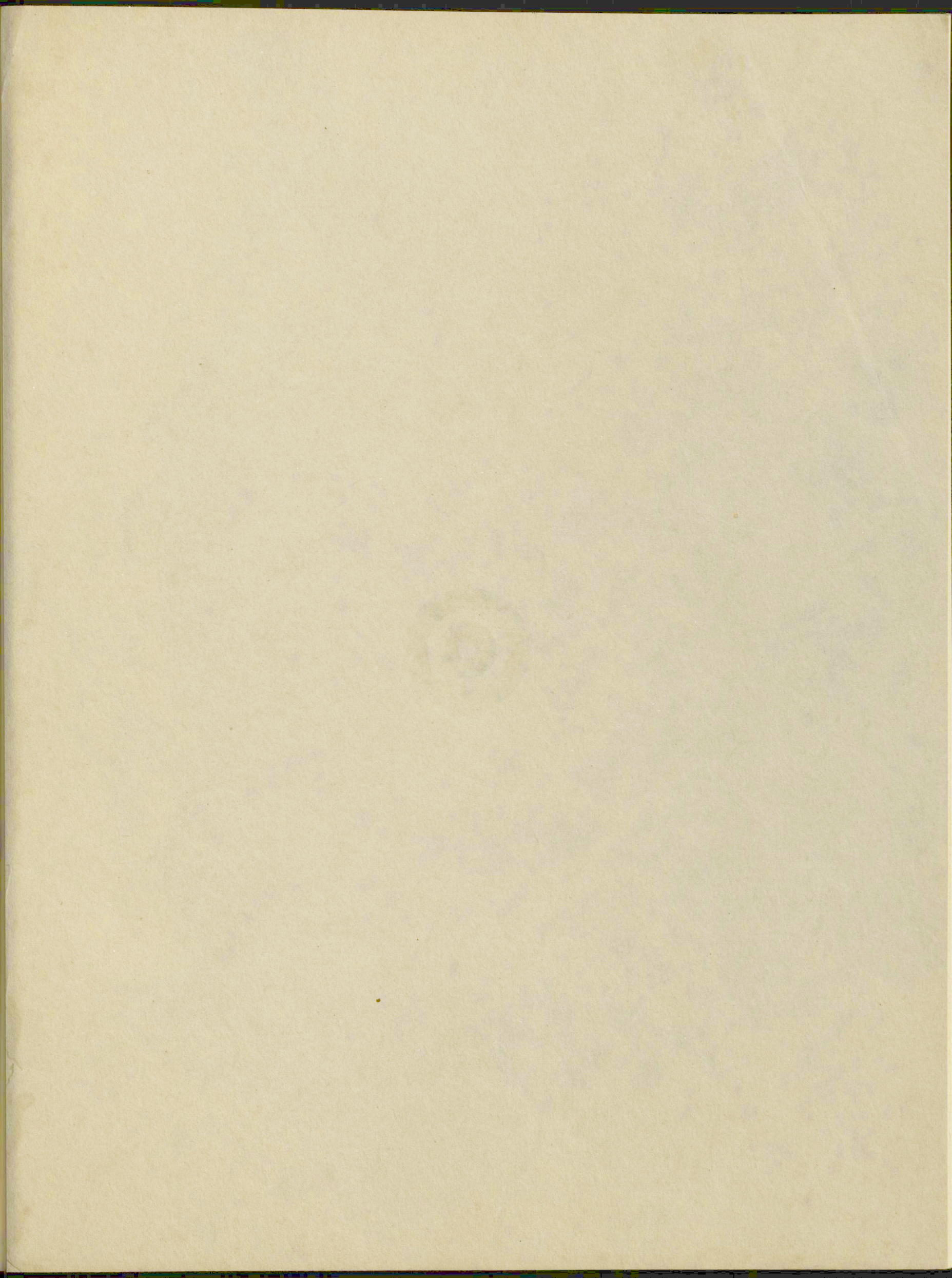




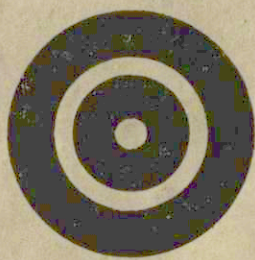




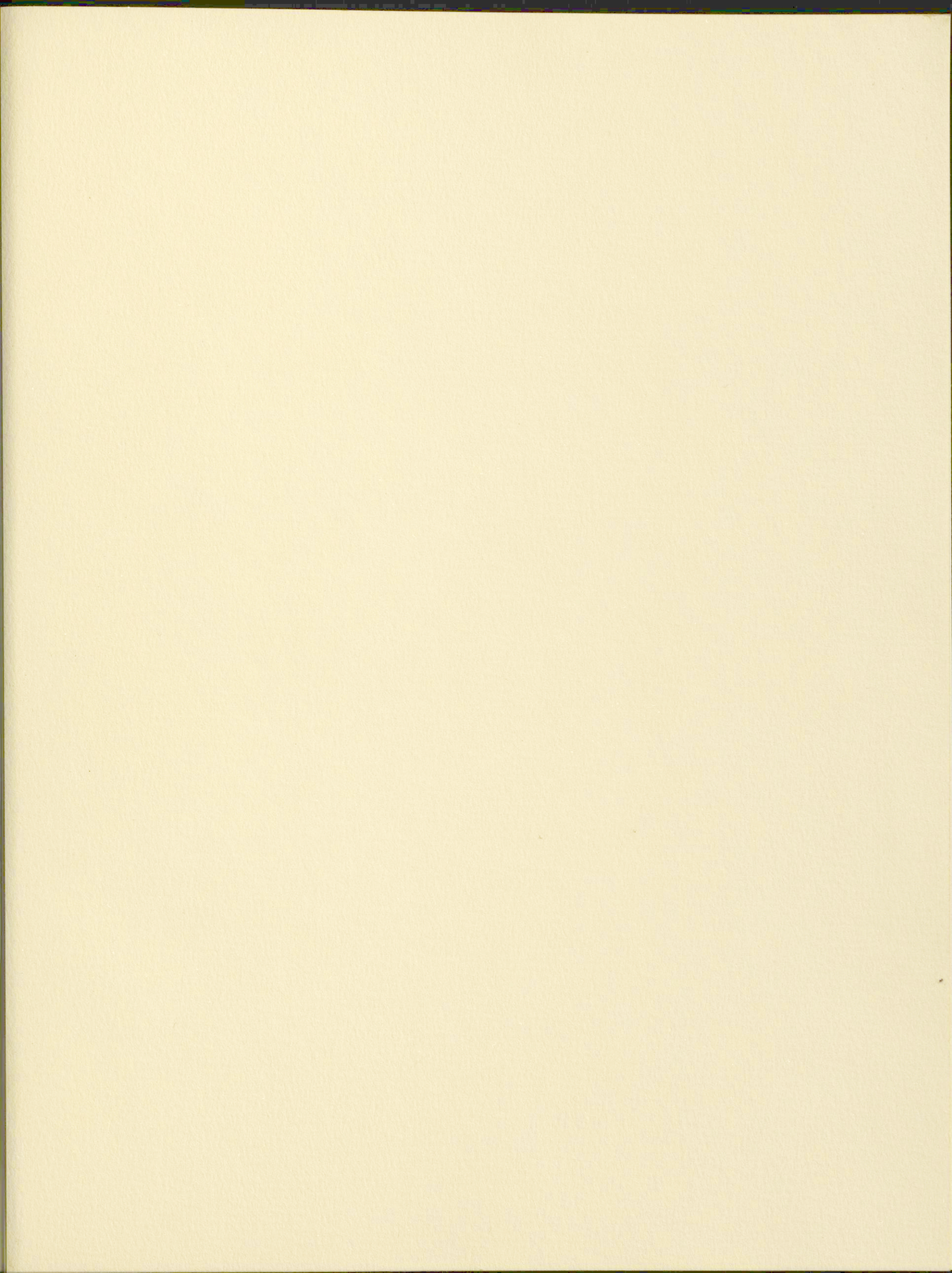








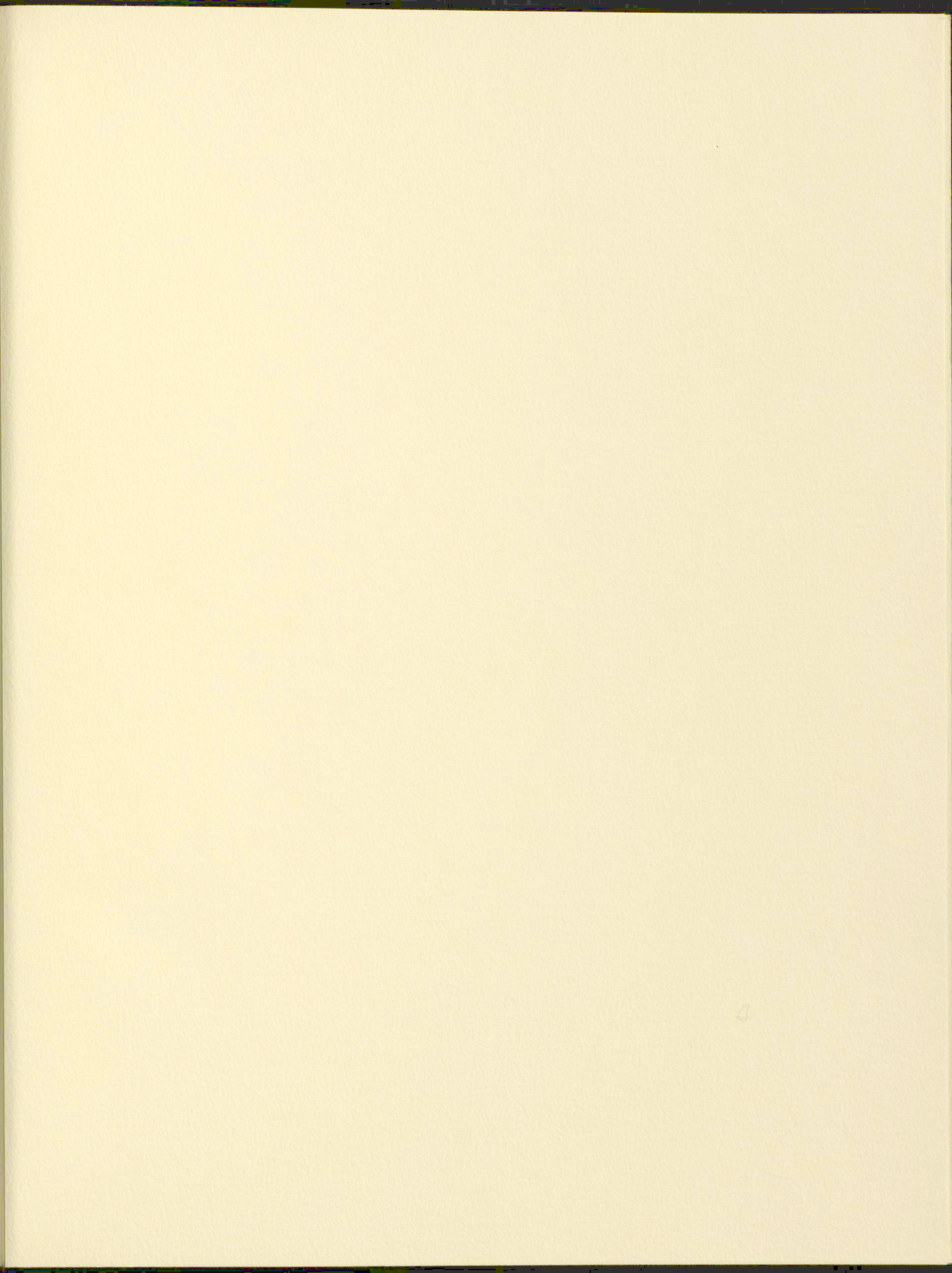




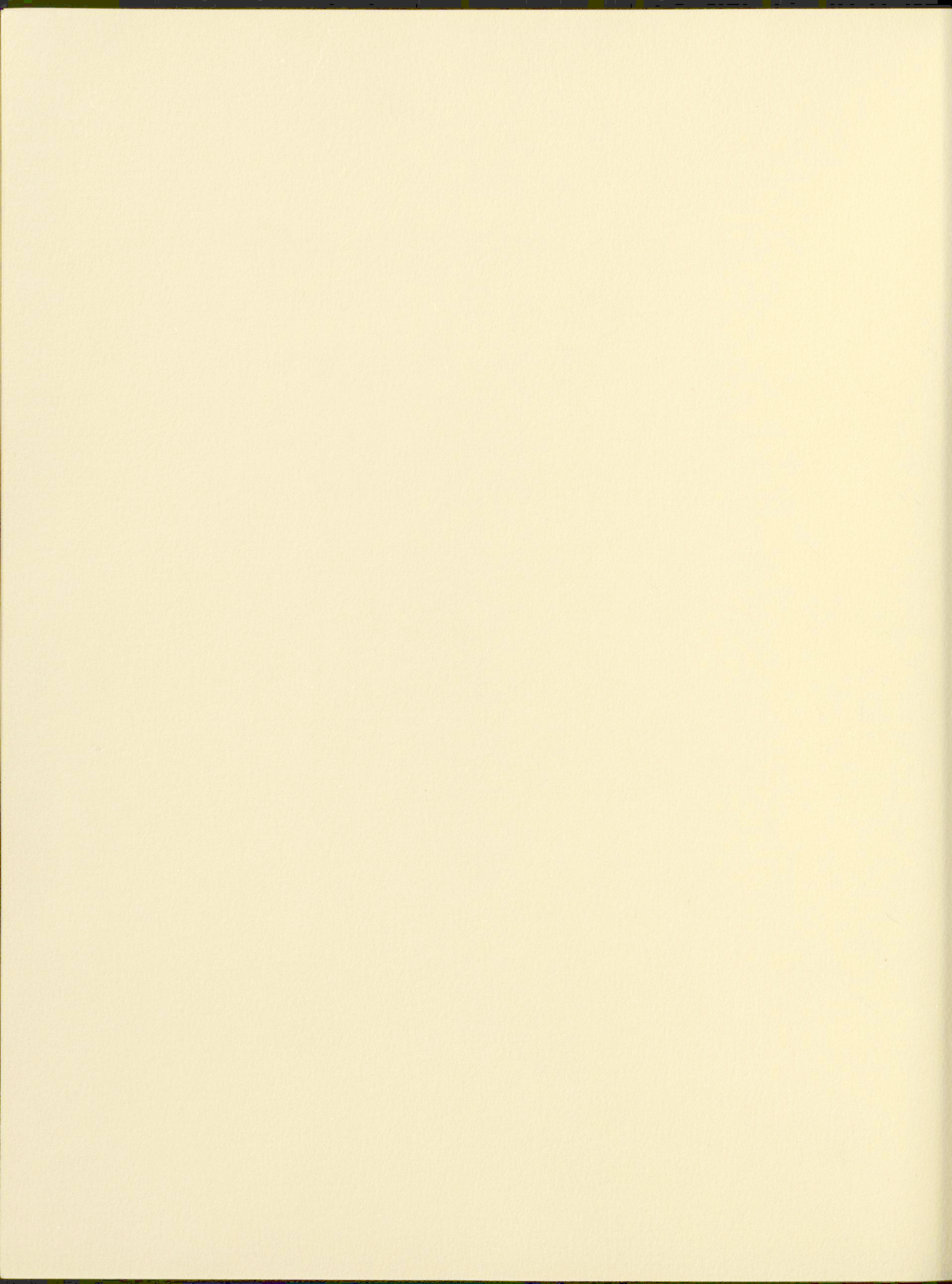














434 1 4116 10127







